UNIVERSITY OF ARIZONA
3900101845365 7

HÉLÈNE DE SPARTE

LES AUBES

DU MÊME AUTEUR

Poésie.

POÈMES..... 1 vol.
POÈMES, nouvelle série..... 1 vol.
POÈMES, IIIe série..... 1 vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES..... 1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES..... 1 vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR..... 1 vol.
LES HEURES CLAIRES, suivies des HEURES D'APRÈS-MIDI... 1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS..... 1 vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS..... 1 vol.
LES BLÉS MOUVANTS..... 1 vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE..... 1 vol.
CHOIX DE POÈMES, avec une bibliographie et un portrait. 1 vol.
LES FLAMMES HAUTES..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, tome I : *Les Tendresses premières La Guirlande des Dunes*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, tome II : *Les Héros. Les Villes à pignons*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, tome III : *Les Plaines*..... 1 vol.

Théâtre.

DEUX DRAMES (*Philippe II. — Le Cloître*)..... 1 vol.
HÉLÈNE DE SPARTE. — LES AUBES..... 1 vol.

PQ
2459
V8
HH
1920

ÉMILE VERHAEREN

—

Hélène de Sparte

Les Aubes

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXV

—

MCMXX

La première édition de cet ouvrage a été tirée à sept cent soixante-dix exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

745 exemplaires numérotés de 1 à 745

25 exemplaires hors commerce marqués à la presse de A à Z

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

5,834

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation réservés pour tous pays.

HÉLÈNE DE SPARTE

A MES AMIS

STEPHAN ZWEIG ET VALÈRE BRUSSOV

QUI TRADUISIRENT EN ALLEMAND ET EN RUSSE

CETTE TRAGÉDIE LYRIQUE

PERSONNAGES

HÉLÈNE	Mmes IDA RUBINSTEIN
ÉLECTRE	VERA SERGINE
FEMMES, JEUNES FILLES ET ENFANTS	
POLLUX	MM. DE MAX
MÉNÉLAS	DESJARDINS
CASTOR	ROGER KARL
SIMONIDE, EUPHORAS } notables	
BERGERS, VIGNERONS, BOUVIERS	
QUELQUES SOLDATS.	

LIEU DE SCÈNE

A droite : palais de Ménélas, avec terrasse.

A gauche : bois d'oliviers, avec une statue de faune, quelques bancs et une source.

Au milieu : place vide, terminée par une rampe à laquelle accède un escalier.

Au fond : des bois avec des chemins dévalant vers le palais.

Tragédie lyrique en quatre actes
représentée au Théâtre du Châtelet le 4 mai 1912

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

POLLUX, BERGERS, BOUVIERS, VIGNERONS, NOTABLES, SIMONIDE, EUPHORAS

UN BERGER

Ainsi, c'est donc bien vrai :
Ils arrivent !
Ils ont franchi les chemins des forêts
Et les voici parmi les champs que l'on cultive.
Ils respirent notre air doux et léger
Et chaque pas qui les écarte
Des périls ténébreux et des mouvants dangers
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

UN VIGNERON

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers,
Ballottés par les vents et les brusques tempêtes
Et tantôt vers l'Egypte, et tantôt vers la Crète
Immensément, de mer en mer ;
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses
Où de grands dieux rayonnants et vermeils
Portaient, sur leur front d'or, la lune et le soleil.
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

UN BERGER

Mais est-on sûr enfin
Que ceux que nous ramène le destin,
Et qu'on acclame et qu'on fête de plaine en plaine
Sur les routes là-bas,
Sont bien la reine Hélène
Et le roi Ménélas ?

UN VIGNERON

Pollux en a douté, certes, plus que personne.

UN BERGER

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne.

SIMONIDE, un notable

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux.

EUPHORAS, un autre notable

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

SIMONIDE

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire !

EUPHORAS

Voici vingt ans bientôt
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.
Zeus lui-même le mit à notre tête
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.

UN BERGER

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

SIMONIDE

Il défendit vos droits, mais négligea les nôtres :
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

UN BERGER

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes :

On n'entend plus les cris, les colères, les plaintes
Naître dès le matin et grandir jusqu'au soir.

SIMONIDE

Nous nous taisions et laissions faire
Pour éviter,
Alors que rugissait dans Ilion la guerre,
L'autre guerre dans nos cités.

EUPHORAS

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent
Qui donc voudrait encor qu'on entretienne,
Fût-ce un seul jour, au fond des cœurs,
Les ressentiments sourds et les mornes rancœurs.

UN AUTRE NOTABLE qui est entré depuis quelque temps.

C'est, m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte
Qui sur la mer vit le premier
Rames longues et voiles hautes
Le navire du Roi comme un géant ramier
Cingler, dans le vent clair, vers la Patrie.
Toutes les eaux de l'Ouest à l'Est, semblaient fleuries
Tellement le soleil y répandait ses feux.

Ménélas débarqua, laissant à bord Hélène ;
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine
Le reçurent d'abord avec des cris hargneux :
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guerre.
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,
Tandis que survenaient sur la grève, les mères
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.
La reine alors parut : ses yeux semblaient songer,
Quand tout à coup, la foule à voix rapide et pleine
Frappa les airs de ce seul cri : Hélène ! Hélène !
Et ce grand bruit qui venait de là-bas
Etait si doux et s'épandait si fort
Que les échos d'Hellas
Et la mer et ses bords
Et l'antre de la nymphe, et le bois du satyre
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent !
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

SIMONIDE

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots
N'aient poussé vers nos ports l'Atride et sa compagne,
Et voici que leur char passe par nos montagnes

Escorté par les uns, mais acclamé par tous
Et qu'à le voir passer, chacun tombe à genoux.

EUPHORAS

Les dieux leur sont acquis : ces fêtes le démontrent
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.

POLLUX

Survenant avec une troupe d'esclaves portant des fleurs, des fruits, des branches.

Vous suspendrez ces fleurs
Et leurs guirlandes de lueurs
A la terrasse ;
Et ces roses lourdes et grasses
A ce linteau ;
Et tresserez autour des blancs poteaux
Et des hampes guerrières
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,
Le Lierre.

Aux bouviers.

Vous choisirez dans le bétail nombreux
Les plus grands bœufs
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes :

Vous cueillerez la menthe et la viorne
Pour en joncher les carrefours, partout ;
Vous répandrez au long des routes blanches
Des branches,
Du sable lumineux et de brillants cailloux ;
Je veux que l'air, le vent, le sol, le mont, je veux
Que le ruisseau fuyant et le chemin poudreux,
Je veux que tout et dans la ville et dans la plaine
Fête, par un accueil joyeux,
Hélène.

Rapidement aux bergers.

Menez et maintenez tout au long des pacages
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons,
Pour que le roi les voie autour de sa maison
Et les admire à son passage.

Les bergers sortent.

Les prés sont gras, les celliers pleins.
J'ai travaillé pour lui autant que pour moi-même,
Le pays tout entier est riche en grain ;
Et plus aucun chemin
Ne voit errer la faim,
De bourg en bourg, par les champs blêmes.

UN VIGNERON à POLLUX.

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi
Chacun de nous, au fond de sa pensée
Se souviendra de vous, qui fûtes juste et droit
Et de raison valide et avisée.

POLLUX

Vous parlerez ainsi pour me complaire, un jour
Et peut-être bientôt, devant ma sœur, la reine.

Un silence.

Et maintenant, fêtez le maître et son retour !

La foule se disperse et POLLUX reste seul sur le devant de la scène.

SCÈNE II

POLLUX, ÉLECTRE

ÉLECTRE

Prince, je pars. Hélas ! puisque revient Hélène,
Chaque heure qui s'écoule augmente mes ennuis.
J'ai senti mes fureurs me reprendre la nuit
Et je tremble, et je vague, et mon âme est en flamme.

POLLUX

Hélène apaisera elle-même votre âme
Elle ne vous hait point ; toutes deux vous oublierez
Et les deuils passagers et les maux endurés
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

ÉLECTRE

Jamais ! je porte en moi une âme trop austère
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

POLLUX

Oh ! le malheur qui vous attend dans l'avenir !
Les jours passent, le deuil s'éloigne et l'homme oublie ;
Votre front est trop clair pour la mélancolie :
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

ÉLECTRE

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.
On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort :
Je n'ai jamais connu que la rage du sort
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père ;

Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,
Portant toute sa race ensanglantée en lui !

POLLUX

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre ;
Hélène était partie et ne soupçonnait guère
Les maux que son départ déchaînerait sur tous ;
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux
Que lui fera la ville où je commande encore.

ÉLECTRE

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,
Et les gardiens des tours se faire des signaux
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux
Et des arcs s'élever, faits de fleurs et de flammes ;
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

POLLUX

J'aime à vous rappeler — les dieux sont mes témoins —
Combien j'ai mis d'ardeur et de zèle et de soins
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,
A peine sentiez-vous ma puissance suprême

Comme une ombre d'été passer sur votre front.
Si Ménélas était resté là-bas, mon nom,
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre ;
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre
Et nous eussions régné sur nos peuples, en paix ;
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets
Et mon sort de nouveau change et se recompose.

ÉLECTRE

Mais ignorez-vous donc qu'elle seule est la cause
De cette ardente mort que je nourris en moi ?
C'est elle ma fureur, ma fièvre et mon effroi ;
Elle qui me fait peur, ainsi qu'un incendie
Qui m'entoure, la nuit, de ses flammes brandies.
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé,
Certes, jamais, nul orage n'aurait brûlé
De sa foudre, mon cœur tranquille et solitaire.
J'écouterais encore et mon père et ma mère
Me parler doucement, près du foyer, le soir.
Le sol ne serait point couvert de leur sang noir,
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste

Ne me poursuivrait point avec des gestes fous
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,
Hagarde et torturée, et démente et funeste,
Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.

POLLUX

Oh ! que le calme, enfant, est loin de votre esprit
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.

ÉLECTRE

Et qu'importe un conseil quand l'affolant vertige...

POLLUX voyant entrer le messager.

Hélène et Ménélas vous sont amis, vous dis-je ;
Vous leur direz et vos terreurs et vos secrets ;
Revoyez-les d'abord et vous fuirez après.

SCÈNE III

UN MESSAGER, LE PEUPLE, POLLUX

LE MESSAGER

Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère,
Qui s'en revient de loin, désire vous parler.

ÉLECTRE sort.

POLLUX inquiet.

Quoi? dites! Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles contraires...

LE MESSAGER

Seigneur, je ne sais pas.

POLLUX

J'attends ici, allez.

Le messager sort.

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste ?
Et quel méfait soudain devrai-je apprendre encor
De cet homme qui m'inquiète autant qu'Oreste ?

Il songe, à l'écart.

SIMONIDE

Au milieu de la foule, au fond de la scène.

Regardez tous : voici le char de pourpre et d'or
Qui traverse la plaine
Et Ménélas qui tient les rênes,
Et les chevaux plus noirs que l'ébène,
Et la foule qui suit
Avec les bras levés et les rameaux brandis
Et qui acclame, au cœur de son pays,
Hélène !

EUPHORAS

Ils sont si grands tous deux que l'on dirait des Dieux.

UN HOMME DU PEUPLE

Descendons tous jusques au pont ; nous verrons mieux.

La foule s'écoule par le fond de la scène.

SCÈNE IV

CASTOR ET POLLUX

CASTOR

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,
N'ayant rien vu que la beauté de notre sœur.
Je reviens ébloui, mais avec quelle rage
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au cœur.

POLLUX

Ménélas aurait-il outragé dans mon frère
Le pouvoir souverain que je détiens encor ?

CASTOR

Oh ! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,

Elle, l'orgueil d'Hellas, elle, la grande Hélène,
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,
Et ce front comme armé de force souveraine,
Et ce torse dardant les brasiers de ses seins
Echouent au vieillard Ménélas, comme une épave.

POLLUX

Mon cœur en a souci tout autant que le tien,
Car c'est comme butin de guerre et comme esclave,
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

CASTOR

Que n'ai-je pénétré dans Ilion croulante
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes,
Mêlant leurs blocs fendus à des guerriers broyés !
Quand tout n'était là-bas que de la mort qui brûle !
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit.
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise.

POLLUX

Certes, les dieux amis auraient guidé tes pas.

CASTOR

Oh ! combien le regret en mon âme s'attise
De n'avoir point suivi les Achéens, là-bas !
Que m'eussent importé la vengeance et la haine
Et la soif et la faim, et l'affre et le danger
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène !
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger ;
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

POLLUX

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies
Vous auraient châtiés et poursuivis toujours !
Zeus est aussi ton père et ton esprit s'égare
A méconnaître un lien qu'avaient formé les cieux.

CASTOR

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare ;
L'amour qui tient mon cœur n'outrage point les dieux.
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes
Et que plus tard je règne au fond du firmament !
Je ne veux être Dieu que pour être plus homme
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.

Hélène est à mes yeux, non ma sœur, mais la femme
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair;
Celle qui dominait et les villes en flamme
Et les orages noirs qui dévastaient la mer;
Celle que j'aime avec démence et avec rage
Et d'un amour si brusque, et si rouge, et si fort
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage
Jusqu'en ses os et ses moelles, brûler mon corps.
Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre
Le sursaut de mon cœur, rien qu'à la voir passer,
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

POLLUX

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

CASTOR

Elle appartient au monde avant d'être à personne:
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu
Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,
Des batailles des rois et des hommes entre eux.

Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime ;
Surtout à qui la garde et peut la protéger.
Fût-ce contre le rapt des Ouraniens eux-mêmes
Dont rôde le désir comme un soudain danger ;
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

POLLUX

Il vit.

CASTOR

Non pas, il traîne avec peine son corps
Et la vieillesse pâle et morne est son partage
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort ;
Ses pas sont lents sur les routes.

POLLUX

Il vit, te dis-je.

CASTOR

Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges
Et qu'Ilion brûlait...

POLLUX

Il vit, te dis-je, il vit.

CASTOR

Ah ! quel rouge dessein hante soudain mon âme !
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard...

POLLUX

L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,
Avec sa volonté implacable pour guide :
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir...

CASTOR

Je sais, je sais ; mon cœur comprend et s'élucide
Et ce que je redoute est peut-être un devoir ;
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Hélène
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus l'aimer
Et dont les mornes bras se nouent comme des chaînes
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés?
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'imposture.
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.
Hélène en doit sentir la honte et la souillure
Marquer sa chair superbe et sa bouche et ses yeux.
Oh ! les nuits d'épouvante et d'effroi sous les astres ;
Oh ! la nocturne erreur de ses embrassements
Qui appellent sur eux la mort et les désastres...

POLLUX

Oh ! l'effroyable cri de ton esprit dément !

CASTOR continuant sans prendre garde.

Le châtiment prendra le pas sur la justice,
Il se terre aujourd'hui pour mieux surgir demain.
Je choisirai mon heure avec joie et délice :
Rien ne m'arrêtera quand j'abattrai ma main.

Il sort.

SCÈNE V

POLLUX, CITOYENS, BERGERS, GARDES, JEUNES FILLES, JEUNES GENS, VIEILLARDS, ÉLECTRE, HÉLÈNE, MÉNÉLAS

POLLUX

Joyeux, au fond de la scène et rappelant la foule autour du palais — aux jeunes filles.

Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses ;
Ici, sur l'escalier ; là, devant la maison ;

Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose
Son beau regard sur l'or coupé des floraisons.

Toute la foule envahit le fond de la scène et des jeunes filles sèment des roses.

UN VIEILLARD penché sur la rampe.

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage !

UN BERGER

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas
Quand s'avance devant tes yeux, Hélène ?

UN JEUNE HOMME au berger.

Mon père, un vigneron, qui la connut là-bas
Pleurait quand il parlait de sa beauté sereine.
Avec la rayonnante et douce vision
De celle qui revient, à cette heure, d'Asie,
Il éclaira pendant des ans son humble vie
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

UN NOTABLE

Jamais femme n'a exalté tant d'hommes !

UN JEUNE HOMME

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme !

UN AUTRE

Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or sa tête.

UN BERGER qui regarde le fond de la vallée.

Venez voir, venez voir ! Les chevaux noirs s'arrêtent.

UNE JEUNE FEMME penchée sur la rampe.

Elle porte sur ses épaules, le manteau
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

UNE AUTRE FEMME poussant devant elle ses enfants.

Laissez passer les tout petits ;
Il faut que leurs regards ravis
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

Les gardes font ranger la foule devant HÉLÈNE et MÉNÉLAS qui débouchent sur la scène par l'escalier monumental et se tiennent au fond.

POLLUX à MÉNÉLAS.

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes vœux :
Après vingt ans de deuil, de guerre et de tueries,

Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux
Vous revenez en reine et roi dans la patrie.
Je ne serai plus rien qu'un serviteur, demain,
J'abdique, en cet instant, ma puissance royale
Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

On apporte les attributs des rois.

Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

UN NOTABLE à Ménélas, en désignant Pollux.

Et je veux ajouter que durant tant d'années,
Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,
Ni vos brebis, ni vos agneaux, ni vos béliers,
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable.
Il ne heurtait jamais les obstacles de front.
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles.
Par-dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles
Avec leurs prés, leur clos et leurs hameaux, là-bas.
Il a régné, dûment, sur la ville et la plaine.

Mais qu'importe, puisque, aujourd'hui, roi Ménélas
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène !

UNE JEUNE FILLE

Se détachant d'un groupe et s'adressant à HÉLÈNE.

Nos mères nous disaient, le soir, autour des feux,
En songeant aux splendeurs que votre corps déploie :
« Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux
« Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie. »
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons
Sur Sparte, et nous illuminer, avec sa gloire.
Et nos vœux sont comblés et certes, à notre tour,
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,
Comme en parlaient, le soir, autour des feux, nos mères.

Elle donne des fleurs à HÉLÈNE.

MENÉLAS au milieu de la scène du fond.

J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux
Et la guerre féroce et les trépas funestes
Et l'orage planant sur l'orgueil des vaisseaux
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste !

J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.

à Pollux.

Pollux, que Zeus choisit pour occuper ma place
Le jour que je partis sur les flots hasardeux,
Je te sais gré d'avoir avec tes mains tenaces,
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en mon pouvoir.
Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et prospères :
J'ai vu passer, là-bas, mes bœufs vers l'abreuvoir
Et mes chèvres grimper aux berges des rivières ;
J'ai regardé aussi mes champs, mes prés, mes bois,
Et j'ai surpris ta vigilance sûre
Et ta main attentive et ton travail adroit.
Merci. — Tu sus régner avec force et mesure
Dans la paix nécessaire et le calme profond.

à la foule des citoyens :

Et vous les vignerons, les semeurs et les pâtres
Dont les gestes sont clairs et les labeurs féconds,
Au long des eaux, au pied des monts, autour des âtres
Vous avez répandu l'abondance, partout.
Et tandis que là-bas la terre était sanglante
Et que le meurtre noir nous sollicitait tous,
Vous n'occupiez vos mains qu'aux laines et qu'aux plantes,
Qu'aux grappes de vos ceps, qu'aux herbes de vos clos.

Chacun de vous, en ne peinant que pour soi-même,
A travaillé pour tous d'un bras ferme et dispos.
Il a rendu meilleur le sol que chacun aime
Et Sparte plus fertile, et le pays plus doux.
Vous avez lentement apaisé les querelles
Qui vous dressaient, jadis, comme un troupeau de loups.
Je vous crois donc heureux et je vous sais fidèles
Et mon cœur se détend et s'en revient ici,
Sauvé enfin des carnages et des tempêtes,
Se reposer sans plus d'émois ni de soucis
Dans ma maison en joie et ma patrie en fête.

MÉNÉLAS prenant la main d'HÉLÈNE, fait le tour de la scène. La foule est rangée en cercle autour du seuil du palais.

En ce moment, derrière la foule, mais tout à l'avant de la scène, ÉLECTRE paraît. Elle se traîne, comme si c'était malgré elle qu'elle arrivait là.

ÉLECTRE à gauche de la scène, au premier rang.

Mes yeux, je ne veux pas que vous la regardiez !
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte
Et si personne encor du péril ne s'écarte
C'est que nul ne peut voir ce que vous, vous voyez.

Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

Tout en disant ces mots, lentement, les yeux d'ÉLECTRE se tournent vers HÉLÈNE qui s'avance et passe, sans l'apercevoir.

Oh ! qu'elle est donc encor majestueuse et belle !
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.
O puissance ! ô beauté, que tu nous es fatale
Et comme je te sens malgré moi pénétrer
Et remplir tout mon cœur de ta force totale
Moins pour y resplendir que pour le déchirer !

HÉLÈNE est arrivée au seuil du palais. Au moment où elle monte les marches, ÉLECTRE comme affolée :

Hélène ! Hélène ! Hélène !

La foule répétant les mots d'ÉLECTRE, mais sur un mode d'exaltation.

Hélène ! Hélène ! Hélène !

L'angoisse d'ÉLECTRE est absorbée ainsi par l'enthousiasme de tous.
HÉLÈNE et MÉNÉLAS se retournent et rentrent dans le palais.

LE RIDEAU TOMBE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE ET MÉNÉLAS

HÉLÈNE à Ménélas.

Ainsi donc j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,
Et mon cœur, apaisé d'être à nouveau fidèle
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.
Je suis tienne toujours, et je te remercie

D'être venu, là-bas, au travers de la mer,
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

MÉNÉLAS

La Grèce entière a fait que la cause d'Hélène
Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines,
D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,
Tout un peuple vous dédiât tout son courage.
Vous étiez sa splendeur aux horizons debout
Et les vaisseaux, vainqueurs des vents et des orages,
Que les vagues portaient se soulevaient vers vous.

HÉLÈNE

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre
Dont mon cœur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient :
Ma chair se meurt, hélas ! sous de lourdes ténèbres
Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.
Si mon œil s'ouvre encor et s'offre à la lumière
Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.
Oh ! cet air frémissant et clair comme un cristal
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rassérène !

MÉNÉLAS

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois
Par les soirs bienveillants et les aubes sereines
Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

HÉLÈNE

Lorsque les vents soufflaient d'Argolide et de Thrace
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.
Je revoyais, soudain, le seuil et la terrasse,
Et le portique et le jardin du palais clair
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.
Mon oreille entendait et les abois du chien
Et les pas du berger sur les dalles moussues
Et le chant familier des esclaves lydiens
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.
J'écoutais tout cela, le soir, revivre en moi
Et y rôder, secrètement, comme en maraude
Et mon cœur retrouvé se souvenait de toi.

MÉNÉLAS

Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.

HÉLÈNE

Elle entraîne MÉNÉLAS vers un rosier, puis vers un faune.

Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes ;
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles.
Et ce lierre, là-bas, certes me reconnaît ;
C'est moi qui l'ai tordu comme un faisceau flexible,
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait :
Le faune est envahi par les feuilles nombreuses
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

MÉNÉLAS

Tout se souvient de vous, et la nature heureuse
A retenu en ses échos vos cris profonds,
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue
Avec ceux qui domptaient mes chevaux orageux.

HÉLÈNE

Oh ! que d'heures en deuil sont depuis survenues
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jeux ;
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie

D'une femme qui garde et qui soigne un foyer
Avec de lentes mains doucement asservies :
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer
Que j'adore la lampe et que j'aime les âtres :
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre
Et le poids, jour à jour plus lourd, des ans nombreux.

MÉNÉLAS

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

HÉLÈNE

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure
Sachant quel bonheur sûr mon cœur a négligé
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure ;
Je t'apporte mon être étrangement changé,
Et pour vivre avec toi une femme nouvelle.

MÉNÉLAS

Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours !

HÉLÈNE

Jadis quand je m'en vins comme épouse fidèle
Une première fois vers ton tranquille amour
Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme,
Tu me disais — sur ce banc même où je m'assieds —

Elle s'assied sur le banc à gauche.

« Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,
« Mes troupeaux sont pesants, et larges mes celliers ;
« Je ne sens pas en moi la volupté guerrière
« De me ruer vers la conquête ou vers la mort ;
« Mon cœur ne brûlera que d'une ample lumière
« Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,
« Mais ma tendresse, au moins, sera tenace et sûre :
« Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois. »
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure ;
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

MÉNÉLAS

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie ;
Ce que j'ai dit, je vous le dis, plus que jamais,
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie.....

HÉLÈNE

Ce que me dit ton cœur, me donne au cœur la paix.
Ton cœur est haut, tranquille et sûr, et ton cœur m'aime
Au point qu'il apaisa mes trop justes remords ;
Mais je veux aujourd'hui me sauver de moi-même
Et de la crainte et du danger d'avoir un corps.
Voici l'heure qui s'avance, le temps te presse,
Et l'ombre diminue au seuil de la maison.

MÉNÉLAS

Tu la gouverneras comme reine et maîtresse,
La conduisant, avec ta force et ta raison,
Vers une claire et simple et sûre destinée.

HÉLÈNE

Avant que ne s'incline au couchant le soleil,
Les servantes auront leurs tâches terminées.
Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil
Où, tous, même Castor, t'accepteront pour guide.
Adieu. J'ai bien compris quel sera mon devoir,
Et je te reverrai quand les heures rapides
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.

MÉNÉLAS s'éloigne vers l'assemblée qui se tient derrière le palais.

SCÈNE II

CASTOR ET HÉLÈNE

CASTOR paraît. Il est accompagné de citoyens et se rend à l'assemblée. Soudain, il s'arrête en apercevant HÉLÈNE qui se prépare à rentrer dans sa demeure. Il se sépare des notables et se dirige vivement vers elle.

CASTOR à ceux qui l'accompagnent.

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée.

à HÉLÈNE.

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent,
Et ton nom retentit dans mon âme affolée
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.
Quand hier je t'ai revue et que toute la foule
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles
Et t'emporter moi seul, je ne sais où, là-bas ;
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves ;
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil,
Je te marquai de mes rages, hélas ! trop brèves,
Puisque tout disparut quand survint le réveil.

HÉLÈNE

Toi ! Toi ! Castor, mon frère ! O Dieux !

CASTOR

Je te désire
Sans hésiter, violemment et tout à coup ;
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire
Ce qu'il ne pense pas quand son cœur est jaloux ;
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,
Et je passe, en criant vers ton cœur effaré
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune.

HÉLÈNE

Jamais !

CASTOR en s'en allant.

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

SCÈNE III

HÉLÈNE ET ÉLECTRE

HÉLÈNE

Oh ! la honte à nouveau couvrant ma destinée
Comme une sombre écume envahissant la mer !

O Dieux ! Vers quels dangers suis-je encor entraînée
Et pour quelles amours est donc faite ma chair !
J'étais pourtant rentrée au pays des Atrides
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau.
Oh ! ces désirs toujours rayonnants et torrides
Et ces aveux pareils à des coups de couteau !

à Électre qui s'avance.

Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine,
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène,
Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur
Accable-moi des mots les plus durs pour mon cœur.

ÉLECTRE

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent
Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

HÉLÈNE

J'ai dévasté ta vie avec mes mains hagardes
Comme pour lui ravir la candeur et la foi.
Je suis celle qui traîne après elle les crimes,
Les attentats soudains, les lentes trahisons.
Je suis toute ta nuit et toute ta ruine
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison ;

Et je règne, impunie, et je marche, et j'existe.
Sans moi, sans moi, ta mère eût repoussé Égisthe
Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi ;
Oreste errant serait resté auprès de toi,
Je suis toute ta mort.

ÉLECTRE

Tu es toute ma vie.
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis
La vengeance, l'orgueil, la colère, l'envie,
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime et te le dis.

HÉLÈNE épouvantée.

Encor ! Encor !

ÉLECTRE

Combien mon être a faim de toi !
Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix
Même quand elle blâme et peut-être repousse !

HÉLÈNE

Va-t'en, va-t'en !

ÉLECTRE

Ah ! sa brûlure âpre, mais douce !

Oh ! sa fièvre, sa crainte et sa belle fureur !
Oh ! l'orage béni dont elle émeut mon cœur
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène !
Oh ! la brise qui souffle en cet instant : la plaine,
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

HÉLÈNE

Va-t'en !
Va-t'en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant !

ÉLECTRE

Non ! non ! Le ciel ne connaît rien de nos querelles.
Ses flammes sont des cœurs et ses grands vents des ailes
Qui se frôlent et s'exaltent à travers l'air ;
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,
Tous les flots de la mer que l'orage secoue
En un spasme cruel, s'enflent et s'entrenouent
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieux,
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.

HÉLÈNE

Oh ! l'horreur des retours dans la patrie !

ÉLECTRE

Écoute,
Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.

Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit,
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie
Et celle qui accorde, et celle qu'on supplie,
Et qui a trop souffert pour n'avoir pas pitié.

HÉLÈNE

Malheureuse !

ÉLECTRE

Je sens mon sort au tien lié.
Hélas ! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,
Brusque, fatale, et sombre et seule sur la terre !
Avec quel poids alourdissant de souvenirs
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte
Ai-je appris à souffrir dans Mycène et Tyrinthe
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cieux
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux !

HÉLÈNE

Oh ! pauvre âme effrayante et jour à jour déçue
Tout comme Hélène, hélas ! pourquoi fus-tu conçue ?

ÉLECTRE

C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon cœur
Que comme un feu qui brûle et mord et dont j'ai peur.
Oh ! ce pas saccadé des noctures Furies
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meurtrie
Et me foule, et m'entraîne et m'affole toujours !
Et voici que je sens rugir en moi l'amour
Et que je pleure et crie et que je meurs et t'aime.

HÉLÈNE

Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi-même
Comme une meute ardente et sauvage de loups,
Comme la peste et la mort, ces désirs fous
Qui jusqu'au fond de nous, t'outragent et m'outragent.

ÉLECTRE

Non ! non ! je ne puis plus, je ne puis plus ! Ma rage
Passe, vole et bondit, plus loin que ma raison.
Je bois avec délice un étrange poison
Qui coule et se répand en ma chair torturée.
L'ombre circule en moi : je suis fille d'Atrée.
Pour venir, sous tes yeux, te crier mes transports,
J'ai rejeté ma honte et renié mes morts ;

Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre.
Hélas ! je foule aux pieds leur cendre solitaire
Et leur orgueil, et ma vengeance, et leur douleur :
Et me voici, soudain, qui me rue en ton cœur.
Prends et subjugue-moi, plains-moi et me pardonne
L'austère Électre est défaillante et s'abandonne.

HÉLÈNE

Jamais ! tant que les Dieux tiendront en main mon sort
Jamais, jamais tes mains n'effleureront mon corps !

ÉLECTRE s'éloigne et, brisée, s'affaisse sur le banc où MÉNÉLAS et HÉLÈNE se sont assis. Elle ne voit pas POLLUX qui entre et POLLUX ne l'aperçoit pas.

SCÈNE IV

POLLUX, ÉLECTRE, HÉLÈNE

POLLUX à HÉLÈNE.

Je sais de quelle flamme effrayante mon frère
Brûle pour toi, ma sœur, et peut-être a-t-il dit,
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,
La rage et la fureur de ses transports maudits.

ÉLECTRE surgissant.

Oh ! feux plus monstrueux que mes aveux funestes.

à Hélène.

Etait-ce donc pour eux que vous me repoussiez ?
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers ?

POLLUX

Électre !

HÉLÈNE à Pollux.

Écoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,
Elle m'accable, enfin, des mots que j'attendais.

ÉLECTRE

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,
Vœux des hommes, brasiers de crime et de folie,
Gestes qui violez, souffles qui embrasez,
Spasmes qui jaillissez de nos chairs avilies
Sous l'orage fougueux des dents et des baisers ;
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur

Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur ;
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène
Et sa tendresse ardente et son puissant amour
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,
Ce cœur qui me repousse et que j'aime toujours.

Elle quitte la scène, violemment.

HÉLÈNE

Comprenez-vous, Pollux, ma détresse et ma crainte
Et sous quel faix je vais rentrer en ma maison,
O vous, l'aîné des miens, dont les conseils sans feinte
Affermissaient jadis ma naissante raison ?
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,
La main que l'on me tend est attirante et moite
Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim,
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.
Quand la foule m'entoure ou me suit pas à pas,
Je n'ose prononcer les plus simples paroles
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas.

POLLUX

Que ton âme, ma sœur, est donc désemparée !

HÉLÈNE

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix
En revenant vers toi, belle et douce contrée,
Grèce natale où tout mon cœur me précédait !
N'étais-tu pas pour moi la pure et calme enfance
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil
Ne me semblaient-ils point ligués pour ma défense,
Quand j'aurais eu besoin d'impérieux conseils.
Mon âme était chantante en abordant tes rives,
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives,
De fleuves sinueux et de torrents jaillis.
Je suis chez moi depuis un jour et les blocs tombent
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.
Oh ! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit ?
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs
Où ma coupable chair passait indifférente
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur ;
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race,
Par une vierge et par un frère, ici, chez eux,

Que j'ai compris jusqu'où pouvaient aller l'audace
Et le crime et l'effroi des amours monstrueux.

POLLUX

Je vois, ma sœur, combien l'horreur et la surprise
Ont dû mordre et troubler ton âme tour à tour :
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise
A demander chez moi et conseil et secours.
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide ?

HÉLÈNE

Oh ! qu'il ignore tout, même cet entretien :
Il se fait vieux, il a souffert, sa force cède,
Quand sa nef approcha des pays doriens
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes,
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.
C'est vers vous que s'en vient, dans sa détresse, Hélène,
Vous qui m'avez connue et qui ne m'aimez pas.

POLLUX

Certes, j'ai mes desseins : je sais quel chemin mène
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas ;

Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte ;
Je ne puis regarder en silence tes yeux ;
Mais j'ai la volonté si allègrement forte
Que tout mon cœur se tait, quand mon orgueil le veut.

HÉLÈNE

J'ai confiance en vous ; d'ailleurs, en qui l'aurais-je ?
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner,
Sachant que votre bras garde ma solitude ;
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour.

SCÈNE V

NOTABLES, POLLUX, MÉNÉLAS, CASTOR

A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui parlant, s'avance en tumulte sur la scène. Ils sortent de la salle de l'assemblée.

UN NOTABLE à Ménélas.

Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère
Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

UN AUTRE

Il était comme en proie aux démentes colères
Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

UN AUTRE

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée
Avaient honte de tant d'excès !

POLLUX au Notable.

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

LE NOTABLE à Pollux.

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée :
Ses cris soudains, ses cris rauques, hargneux et vils...

MÉNÉLAS

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur
Soient ravagés par sa folie et par les flammes
Qu'il recélait, comme un brasier, au fond du cœur.

POLLUX

O roi, votre bonté passe votre justice ;

Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

MÉNÉLAS

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

POLLUX

Certes, Léda nous enfanta tous trois et celle
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.
Mais seuls Hélène et moi fûmes conçus sous l'aile
Du cygne éblouissant et pur qui descendit
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère ;
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir
D'être toujours d'un zèle et d'un esprit sincères.
Il m'aida à régner, il m'aide à obéir.

CASTOR

Il paraît à son tour.
Il passe dans le fond de la scène entouré de quelques partisans.

Ne les écoutez pas; ils mentent tous, Hélène.
Moi seul je sais ce que je dis, ce que je fais;
Je ne suis qu'un dompteur de chevaux dans les plaines
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il flatte jamais.

POLLUX

Castor ! Castor !

CASTOR

Je vous laisse ce soin, mon frère
Vous prodiguez les mots et les discours mielleux
Et j'accours dénoncer votre adresse à forfaire
Lorsque l'heure est propice et que les rois sont vieux.

Il quitte la scène violemment — ses partisans l'entraînent.

LE RIDEAU TOMBE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLECTRE, MÉNÉLAS, POLLUX

ÉLECTRE

Et maintenant que vous savez tout comme moi,
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme,
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi
Et quels feux de folie enveloppent mon âme ?

MÉNÉLAS

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours
Le meurtre est proche, hélas ! quand un Atride passe
Par le chemin torride et noir de ses amours.
Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces

Qui divisent le cours des tempêtes en mer.
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.
Tu étais jeune, alors ; tu ne dus rien comprendre
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière.
Ton cœur ignora tout...

ÉLECTRE

Hélas ! il a compris ;
Il sait que l'amour tue et ravage la terre
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort
Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort ;
Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent
En ces jours d'infortune à se jouer des rois
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.
Mon cœur recèle en soi de violents secrets.

MÉNÉLAS

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix ;

J'ai trop connu l'excès dans les périls, pour craindre
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui
Qui se laisse emporter par des colères vaines.
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit
Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine ;
Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,
Goûté tant de bonheur qu'en ces heures profondes
Où j'ai pu m'assurer du régressif amour
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort
Au fond des cœurs calmés les soucis infertiles
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

ÉLECTRE

Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...

MÉNÉLAS indulgent.

Tais-toi !
D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.
Il surveille son frère, et sert dûment son roi.
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre
Mon souverain pouvoir que Castor outrageait ?
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre.

Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître....
Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,
Puisque son cœur est clair et son âme loyale.
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

ÉLECTRE

Castor n'est violent, ni farouche à demi
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

MÉNÉLAS

Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.

ÉLECTRE

O cœur trop indulgent qui ignorez la haine !
O confiance aveugle et insensée...

MÉNÉLAS souriant.

Enfant...
Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,
Et les brises de mer dans le jour étouffant ;
Veux-tu, comme autrefois, gagner le coteau sombre
Où je te menais voir se diviser au loin
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Tyrinthe ?

Tu pourras m'y redire encor ce qui te point,
Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes

à Pollux qui paraît.

Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt ?

POLLUX

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent
Béliers, agneaux, brebis des prés vers les marais
Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

MÉNÉLAS

Adieu !

Il prend avec Électre le chemin qui conduit vers la montagne.

SCÈNE II

POLLUX ET CASTOR

POLLUX

Je te cherchais.

CASTOR

Je ne te cherchais guère,
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

POLLUX

Je sais que mes conseils excitent ta colère
Et que tu hais, en moi, celui qui sert le roi.

CASTOR

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu ;
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,
Par les bonds de mon cœur, par les cris de mes vœux,
Comme par un terrible et despotique orage.
Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout.
Je dévore sa chair en mes rêves voraces,
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous...
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là-haut. J'y vais.

POLLUX railleur.

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.

SCENE III

POLLUX, LES BERGERS, HÉLÈNE, LA FOULE

POLLUX

Au chef des bergers qui survient. Les autres suivent.

Berger, tu mèneras demain vers le marais
Où l'herbe neuve et compacte se broute
Tout le troupeau
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.
Et maintenant, pour changer de propos,
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,
Du triomphal retour de Ménélas.

LE BERGER

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine
Où se posaient ses pas.
Le roi est vieux ; il est au bout de sa carrière ;
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère
Bien qu'on n'en dise rien.

Un silence. — POLLUX semble écouter. — Le berger veut se retirer.

Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

POLLUX

Non, non, j'ai le désir de m'attarder ici.
Dis-moi, j'aime à connaître...

Il écoute et parle distraitement.

Si le bonheur te gare des soucis
Et si les tiens
Soignent ta maisonnée
Et augmentent par leurs travaux, ton bien,
De saison en saison, et d'année en année ?

Il écoute.

Dis, me vois-tu, à cette heure, droit devant toi
Plaçant et déplaçant ma main sur ton épaule
Et m'éloignant de toi et saisissant ta gaule
Et la ployant et te parlant avec ma voix ?
Berger, regarde bien ; berger, qu'il te souvienne
Que Pollux est fidèle aux coutumes anciennes,
Qu'il t'interroge et qu'il ne veut rien négliger
De ce qui touche à l'intérêt de ses bergers.

LE BERGER

Seigneur, tant de sollicitude...

POLLUX

Interrompant, fiévreux un peu.

Les temps sont durs, la vie est rude
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux
Ne déjouent point toujours la perfidie
Tortueuse des maladies.
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos
Certain, profond, placide ?

LE BERGER

Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer
Que votre esprit fécond, souple et lucide
Eloignait de nos murs l'angoisse et le danger ;
Et l'on disait : « Un dieu bienveillant l'accompagne. »

Un berger vient de paraître, descendant du sentier de la montagne du fond. POLLUX s'est levé et regarde anxieusement. Le berger crie en l'apercevant :

On a tué le roi, là-haut, dans la montagne !

Étonnement. On va vers lui, on l'entoure, on l'interroge.

POLLUX

Qui ?

UN BERGER

Quoi !

LE BERGER descendu de la montagne.

Castor !

LA FOULE

O Ménélas !

UN BERGER

Le Roi !

Tumulte — HÉLÈNE angoissée et sortant du palais, appuyée, fléchissante, au péristyle.

HÉLÈNE

Quoi ? quoi !
Ces foules, ces appels, ces pleurs, ces cris... le Roi !
Dites, vous qui savez, dites... dites... mon frère ?

POLLUX

Hélas ! combien, ma sœur, le sort nous est contraire
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas !

HÉLÈNE

Mort ?

POLLUX

Castor, notre frère, a tué Ménélas.

HÉLÈNE

Dieux ! Dieux !

POLLUX

O la sanglante et terrible surprise !
Et comme en nos deux cœurs frappés, tous liens se brisent
Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.
Je punirai ce crime avec acharnement ;
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture ;
Je ferai taire en moi les cris de la nature !

HÉLÈNE

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort !

LE BERGER qui annonça.

Quand je suis accouru, on ramenait son corps
Du côté des vergers vers sa haute demeure ;
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.
Son visage était calme, et ses yeux refermés.

HÉLÈNE

O pauvre roi que je n'ai point assez aimé !

Hélène gagne le palais, soutenue et accablée.

POLLUX au berger.

Électre accompagnait Ménélas. Que fit-elle ?

LE BERGER

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle ;
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous :
Elle rampait autour du corps, sur ses genoux
Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.
Soudain, elle a gagné, là-bas, les grands bois sombres
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

POLLUX

Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs ;
Qu'on pleure abondamment une telle victime
Et que Sparte rejette avec horreur ce crime
D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.

La foule grossit, notables, laboureurs, femmes, enfants, mais sans bruit.

Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits
Dont la paix diligente et ma loyauté franche
Avaient chargé dans ton pays toutes les branches.
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom

Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance
Marchait d'accord, toujours, avec ta bienfaisance !
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil,
Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils
Et la multiple horreur des lointaines tueries
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.
Ta voix, pour te venger, en mon cœur retentit.

Soudain, en ce remous, un second berger dévale de la montagne et crie à POLLUX :

LE BERGER

O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit !
Électre, qui suivait votre frère en sa course,
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire aux creux des sources
L'a frappé d'un coup sûr, et l'a tué.

POLLUX

Enfin !
Elle nous venge tous. Elle a compris soudain
En son âme superbe, ardente et meurtrière
Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,
Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom.

S'en allant vers HÉLÈNE.

Et ma sœur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

SCÈNE IV

NOTABLES, LA FOULE, POLLUX

UN NOTABLE

Voici Sparte qui se lamente encore,
Après avoir souri à peine un jour,

LE BERGER continuant son récit.

Castor fuyait par le hallier sonore
De détour en détour;
L'eau le tenta; la fièvre
Brûlait ses lèvres;
Il se pencha, il se mit à genoux
Sur la terre dure;
Quant tout à coup
Avant même qu'il n'eût puisé l'eau pure,
Le couteau se planta dans son dos, largement.
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante.
Son corps tombé resta sans mouvement
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,
L'étrange Électre regardait.

UN NOTABLE

Les Dieux se sont servis de son audace
Et de son cœur trop prompt à punir un forfait.

LE BERGER

Aucun trouble secret ne contractait sa face
Et son calme semblait à nous tous effrayant.

Un repos.

Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure
Ont enlevé le corps béant,
Et l'ont couché dans leur demeure ;
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.

UN NOTABLE

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière ;
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière !

SIMONIDE

Et maintenant que Ménélas n'est plus,
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione.
Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone ?

Cris nombreux.

Pollux, Pollux, Pollux ! Assurément, Pollux !

SIMONIDE poursuivant.

Je reconnais qu'il fut assez longtemps un maître
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit ;
Que son règne fini, il a su se soumettre
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire,
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

UN BERGER

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

SIMONIDE

Qu'importe ! il est du même sang que l'assassin
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins
Et s'il prenait Castor pour dupe ou pour complice.

TOUS LES BERGERS

Fourbe ! traître ! Il calomnie ! il ment ! il ment !

SIMONIDE

Ne vous emportez pas : je parle sans malice,
Mais je pense et je parle avec discernement.

UN BERGER

Vous détestez en nous ceux que Pollux protège.

UN VIGNERON

Vous voulez ranimer les querelles des bourgs.

UN AUTRE

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège
Et le ressentiment se glisse en vos discours.

UN NOTABLE, ami des bergers.

à Simonide.

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines ;
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent
Et console, dans ce palais en deuil, Hélène.

EUPHORAS

Dussé-je à mon tour vous paraître offensant
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue
Que le meurtre se lève et rôde parmi nous.

DE TOUTES PARTS

Impie ! impie ! impie !

EUPHORAS continuant.

Et que rien n'atténue,
Pas même de la voir pleurer sur son époux,
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

UN BERGER

Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté
Par tous et que sa femme et ses enfants partent
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

UN JEUNE HOMME

Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie ;
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

EUPHORAS

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

TOUS

Lâcheté ! lâcheté !

EUPHORAS

Redoutez les familles
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

UN BERGER

Jamais le fils de Zeus n'a subi tel affront!

SIMONIDE appuyant EUPHORAS.

Euphoras a raison ; il devine dans l'ombre
Mille desseins cachés que vous ne voyez pas.

UN BERGER

Nous voyons mieux que lui et nous sommes le nombre
Et la ville, c'est nous !

SIMONIDE

Vous n'êtes que ses bras !

UN BERGER le poing tendu vers SIMONIDE.

Que votre langue sèche et meure en votre bouche !

UN JEUNE HOMME, même geste que le berger.

Que la foudre ravage et brûle votre toit !

UN AUTRE, même geste.

Que plus aucun de nous, avec vous, ne s'abouche.

Gros tumulte. POLLUX sort du palais et s'arrête sur la terrasse. Quelques-uns se précipitent vers lui et un berger, le désignant, crie à tous.

LE BERGER

Voici Pollux qui sera maître et sera roi !

POLLUX

Après un grand silence; il s'adresse surtout à ceux qui l'ont combattu et forment un petit groupe à gauche du théâtre.

J'ai entendu gronder vos querelles fatales
Et voulu que ma sœur ne les entendît pas :
Elle est seule, à présent, et pleure Ménélas
Loin de tout bruit, là-bas, au fond de la grand'salle.
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière,
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout
Ceux dont on dit : « Ils sont riches, puissants, jaloux
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres, »
Vos cris pourraient passer, sans émouvoir ma voix.
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi?
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne;
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers
A défricher le champ propice aux citronniers

Au long de l'Eurotas et de ses bords insignes.
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.
Partout, autour des clos, s'épand l'eau salutaire.
La fortune est à vous, féconde et tributaire
Et Sparte — un bourg jadis — est, aujourd'hui, cité.
Soyez ingrats, qu'importe ! Elle est à moi, la joie
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,
Afin d'être plus prompt encore à vous servir,
Même vous, dont la haine en cet instant tournoie
Autour de mon front calme et de mes yeux sereins.

SIMONIDE

Nul ne vous hait.

UN BERGER au notable.

Alors, pourquoi l'amer reproche
Surgissait-il et volait-il de proche en proche ?

UN BERGER au berger.

Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

EUPHORAS

Qu'il se défende !

POLLUX

Hélas ! je n'y suis point habile...
Mais si parmi nous tous, était présent Nestor,
Certes, son esprit clair et sa langue mobile
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.
J'étais tout jeune, et sur la nef Argo, longtemps,
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon guide.
J'appris alors son souple et net enseignement,
Son zèle sans répit, et sa force sans haine.
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son cœur.

EUPHORAS

Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

POLLUX

Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.

Un silence.

Amis, rappelez-vous, qu'à Troie, au long des portes,
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,
Disaient : « Que nous importent et la mort et la guerre,
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd
Et le fracas entre eux des chars et des armes,
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu
Que la femme qui met en nos cœurs tant d'alarmes ? »
Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaincus !
Et ma sœur s'en allait sans ouïr leur langage,
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.

Personne plus ne parle. POLLUX continue.

Mais je veux oublier vos paroles étranges
Et ne voir en vos cœurs qu'un émoi passager.

Tous l'acclament.

Sparte doit ressurgir plus haute de l'Épreuve
Et du deuil où la plonge, hélas ! la mort du roi.
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est veuve
Et que de tous les siens, il ne reste que moi.
Le meurtre s'est rué sur le meilleur des hommes,
Mais après les honneurs rendus à son trépas

Vous vous direz que c'est ma sœur et moi qui sommes,
Qui sommes seuls, ce qui reste de Ménélas.

Une pause.

Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire
Pour nous mettre soudain, comme autrefois, d'accord.
Je dirai donc que Zeus, — mais pourquoi vous le dire —
Que Zeus, mon père, a dès longtemps fixé mon sort,
Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être ;
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit : « Tu seras maître
Et règneras dûment sur les peuples domptés. »
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis ;
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,
En me proclamant roi, obéissez aussi.

Acclamations.

LE RIDEAU TOMBE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE

Sur le banc où elle était assise au premier acte.

Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi,
O Ménélas, époux et roi,
Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre !
O Ménélas, époux et roi,
Je répands sur ta mort ma douleur solitaire
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.
Mon cœur, il s'est usé sur les routes du monde,
Ma chair est devenue errante et inféconde,

Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.
Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi !
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit
Dans le silence uni des heures monotones,
J'aurais penché sur ton hiver mes fleurs d'automne
Et, simplement, j'aurais aimé subir ta loi.
O Ménélas, époux et roi !
Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure
Où hier, ton cœur parla pour la dernière fois.
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurer
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix,
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre ;
O Ménélas, époux et roi,
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire
Reçois ici, reçois
Mes larmes, les dernières !

SCÈNE II

POLLUX ET HÉLÈNE

POLLUX

Je t'apporte, ma sœur, la joie et la victoire ;
Ton deuil va s'absorber dans les feux de ma gloire ;
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour
Et le peuple qu'on guide et qui sait, tour à tour
A chacun de ses rois que les destins désignent
Donner sa confiance et son amour insignes,
Te maintient sur le trône, et m'y range avec toi :
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.
Ce pays où sont nés notre mère et Tyndare,
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

HÉLÈNE

O Ménélas ! ton nom est oublié déjà !

POLLUX

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là
Magnifique, soudaine, impatiente et belle ;
Elle te fut, jusque aujourd'hui, rude et rebelle,
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais...

HÉLÈNE

Trop tard, trop tard !

POLLUX

Non, non, il n'est trop tard jamais,
La fortune se lève et suit mon char qui passe
N'importe en quels chemins du frémissant espace :
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair
Réelle, et prennent corps et se meuvent dans l'air.
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes,
Que je les voile ou non, réussissent quand même ;
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

HÉLÈNE

O la folie humaine !

POLLUX

O la puissance vraie !
L'orgueil est le froment, le désespoir, l'ivraie ;
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend
Les yeux conquis, les bras levés, le cœur battant,
Les pères et les fils, les filles et les mères
Jettent vers toi leurs cris, leurs vœux et leurs prières ;
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,
Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme ;
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

HÉLÈNE

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu ?

POLLUX

La terre entière exulte et baise tes pieds nus
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes ;
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes ;
Renais : l'heure est unique et je me sens au cœur
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.
Je tiens le sort en main : je suis maître et je règne.

HÉLÈNE

Et que m'importe, à moi, que tu règnes ou non
Sur ce pays funeste et désormais sans nom
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien ;
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme ;
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

POLLUX

Tu mérites, ma sœur, ta peine et tes revers.
Quand hier, tu m'implorais et que tremblait ton âme
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,
Je surprenais en toi, debout, malgré les deuils,
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil
Et je te promettais mon secours et mon aide ;
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,
Tu ne demandes plus mon fraternel appui ;
Tu vas comme une aveugle au-devant de ta nuit ;
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine ;
Ta beauté se prépare à n'être que ruine ;

Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimas jamais.

HÉLÈNE

L'aimer ! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie
Encor, et que jamais je n'avais découverts
Aux replis de ce cœur que foula l'univers,
Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,
Et certes, il me sentait tout entière fidèle
Tant ma main était calme et presque maternelle.

POLLUX

Adieu ! tu es vaincue et je ne tente plus
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu ;
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène ;
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine
De la mienne, trop belle, et qui court le danger
En s'attardant ici, de choir ou de changer :
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.

Dans l'orage et le vent, la pourpre s'effiloche :
J'ai peur de ta présence. Adieu ! Adieu !

HÉLÈNE

Va !

SCÈNE III

ÉLECTRE ET HÉLÈNE

ÉLECTRE débouche sur la scène lentement et comme lassée.

HÉLÈNE

Toi !

ÉLECTRE

J'erre, depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême
A travers la forêt, par des chemins étroits ;
Je ne retrouve plus, dans le fond de moi-même
Ce cœur sauvage et noir qui vers la mort hurlait ;
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire
Et sur mon front passer quelques heures de paix.

HÉLÈNE

Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.

Tu ne tuas l'un d'eux, hélas ! que pour calmer,
Que pour noyer dans le sang frais de ta victime
La jalouse fureur qui te porte à m'aimer ;
Tu es en même temps la justice et le crime
Comme l'étaient les tiens, à Mycènes, jadis.

ÉLECTRE

C'est Ménélas, Ménélas seul que vos yeux pleurent,
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis
Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.
O roi ! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,
On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt,
Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride...
Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras,
D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles.
C'est toi qui vers Castor a dirigé mes pas,
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,
Qui m'as armée et soutenue — ô grand vieillard !
O cœur fait de bonté, de paix et de sagesse —
Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart,
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.

à Hélène directement.

Qu'auriez-vous fait ?

HÉLÈNE

Hélas !

ÉLECTRE

Son sang coula sur moi,
Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure ;
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix
Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure.
Hélas ! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous
Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage
Avant que Ménélas, mon roi et votre époux,
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.
J'aurais voulu donner et ma vie et mon âme
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,
Mais je n'avais, hélas, que mon souffle de femme
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.

HÉLÈNE

O douleur qui ravage ! O vengeance qui brûle !

ÉLECTRE

Depuis que j'ai frappé, mon cœur s'est détendu

Et le calme est tombé avec le crépuscule
Comme un large repos sur mon être éperdu.
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent,
Sans peur, darder vers moi ses regards acérés ;
J'ai songé au destin de ma rouge famille
Et lasse, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.
Tant de forfaits ! tant de bourreaux ! tant de victimes!
Tant de sang répandu à travers les chemins
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main ;
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenaient pas,
Et toujours mes longs pleurs, comme échappés d'une urne
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.

Elle s'est assise, HÉLÈNE s'est placée auprès d'elle.

HÉLÈNE

Hélas ! mon âme aussi est trouble et indécise ;
Moi, j'ai subi le mal, comme toi tu l'as fait ;
Et néanmoins, je reste à tes côtés, assise
Et je trouve en tes pleurs je ne sais quel attrait.
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,

Oh ! l'air de ces temps noirs brûlant comme un venin !
Oh ! tout ce sang versé sous tes regards de vierge
Pour qu'à leur tour s'y habituent tes pauvres mains.
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons
Nos détresses, nos cris et nos pensées funèbres,
N'osant nous dire encor que nous nous pardonnons.
Je t'ai connue enfant, chez ma sœur, ta mère,
Tes yeux tristes luisaient sous ton grand front pâli.
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes chimères
On t'apporta chez moi pour dormir en mon lit ;
Je pris tes mains, je caressai ta chevelure,
Et tu t'es endormie en écoutant ma voix,
Comme un beau fruit d'été sous la ramure obscure.

Depuis quelques instants, HÉLÈNE, comme sans le savoir, a caressé les cheveux d'ÉLECTRE.

ÉLECTRE

Prenez garde ! prends garde, Hélène, épargne-toi !
La furie en mon cœur n'est jamais qu'endormie
Oh ! tes mains sur mon front ! tes mains sur mes cheveux !
Oh ! ton souffle soudain sur ma chair ennemie
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux !

HÉLÈNE, qui s'est levée

Oh ! les bonds de ton cœur, à travers sa misère !

Égarée.

ÉLECTRE

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE, qui s'est reprise

Éloigne-toi ! Séparons-nous !
Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.

ÉLECTRE

Hélène !

HÉLÈNE

Hélas ! Je m'oubliais à être bonne,
Mais rien ne m'est permis, pas même le pardon !
Tous les malheurs humains en mon être résonnent
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.
O mon sort douloureux ! O ton âme effrénée !
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, ZEUS, DEUX BERGERS

HÉLÈNE gagne le haut de la terrasse. ÉLECTRE n'osant la suivre, continue à errer en silence autour de la demeure de MÉNÉLAS et finit par disparaître.

HÉLÈNE

O nuit du calme empire où Diane, la chaste,
Pose ses pieds d'argent parmi les gazons froids ;
Nuit de funèbre et pâle et glacial arroi
Dont se pare l'azur des mers et des cieux vastes ;
Nuit de silence clair et de ténèbres d'or ;
Nuit de Dieux voyageurs qui allez d'astre en astre
Présider à leur chute et régler leur désastre,
Mêlez mon cœur à leur ruine et à leur mort !

A l'avant-plan, deux bergers se sont glissés et causent en désignant le bois sans voir d'abord HÉLÈNE.

PREMIER BERGER

Je te dis que là-bas brillent des yeux sans nombre

Et que bougent les pins et que vivent leurs ombres ;
Si tu n'as vu les satyres, viens donc les voir.

DEUXIÈME BERGER

J'ai peur.

PREMIER BERGER

Ne crains donc rien ; ils me connaissent.
Avec le lait de mes chèvres je les engraisse ;
Regarde : l'un d'entre eux s'accoude à l'abreuvoir,
Le bois entier remue et chante. Ecoute, écoute.

DEUXIÈME BERGER

Bruits dans le feuillage.

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

PREMIER BERGER

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler ;
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

UN SATYRE

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs

Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie.
La terre est molle et chaude et les antres feuillus ;
Tout s'efface dans l'ombre, et la nature oublie ;
Et parmi nous ton cœur ne se souviendra plus.

DEUXIÈME BERGER

O prodige !

PREMIER BERGER

Tais-toi !

HÉLÈNE se penche du côté d'où vient le bruit.

UN SATYRE

Nous sommes la démence
Et l'étreinte du vent qui s'accouple au bois roux ;
Velue est notre chair, et le désir immense
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous ;
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes
Et les halliers troués de soudaines lueurs,
C'est nous-mêmes quand nous aimons : notre sueur
Lascive et bestiale est la sève du monde.

HÉLÈNE

Dieux ! Dieux !

PREMIER BERGER

Hé bien ?

DEUXIÈME BERGER

J'entends confusément,
Mais je ne comprends pas.

PREMIER BERGER

Mais ils crient vers Hélène ;
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,
Et l'air, lourd de parfums, n'est que frémissement.
Écoute encor. Je vois luire l'eau des rivières
Là-bas, dans l'ombre, et les Naïades vont parler.

UNE NAIADE

Hélène, ô toi qui vis et respires sur terre,
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,
Nos grottes de lumière et nos flots translucides
Te feront un palais bougeant de joyaux clairs.
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

HÉLÈNE

Oh ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !
O Dieux, qu'ai-je donc fait aux fleuves et aux bois
Pour que l'eau sinueuse en ses brusques méandres
M'angoisse tout à coup et se tende vers moi ?

PREMIER BERGER

Il gagne, avec son compagnon, le fond de la scène.

Regarde au loin, là-bas, où s'incurve le stade :
Des bacchantes en feu y courent sur les monts ;
Écoute, écoute encor.

UNE BACCHANTE

Nous sommes les Thyades
Et nos corps sont de flamme, Hélène, et nous t'aimons ;
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets ;
Et les rocs et le sol et les broussailles mêmes
Sentent courir en eux des frissons inconnus
Et même le caillou s'émeut, tressaille et t'aime
Quand ta marche l'effleure avec tes talons nus.

HÉLÈNE

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître !
Où désormais marcher, où désormais dormir,
Où respirer encor sans que souffre mon être
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir !

Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants
Aubes, midis et soirs, et toi, lumière !

UN SATYRE

Hélène !

HÉLÈNE

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

NAIADES

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE

O misère de tout mon corps !
O larmes de mes yeux dans la vaine poussière
L'espace entier me tient et m'affole et me mord !

UNE BACCHANTE

Hélène ! Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE

O l'impossible asile !
La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas
Celle qui, recouvrant mon corps froid et docile,

Incendiera ma chair serrée entre ses bras ?
O Zeus ! roi de l'éther subtil, force du monde,
Voici mes bras tendus vers toi, voici mes vœux :
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,
J'y crains encore l'amour et sa douleur en feu ;
Et puisque désormais plus rien ne m'est refuge,
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,
Je repousse la mort et je veux le néant !

Une grande lueur se fait, tombant des frises, au-devant de la scène, — les deux bergers revenus au milieu de la scène voient l'apparition de Zeus et lèvent vers elle leurs bras.

ZEUS, invisible.

Écoute, ô toi, qui fus pour les hommes Hélène,
Je me dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux ;
Ton cœur ne sut dompter ni le deuil ni la peine,
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.
Le noir néant que ton désir invoque et prie
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.

Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.
Ils n'entament jamais l'immobile mystère
Qu'est la réalité des rocs durs et profonds.
Il te fallait saisir l'adversité rebelle
Pour en tordre la force et la suprême ardeur :
Mais tu n'étais que femme, et si ta chair fut belle
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur ;
Meurs donc ; meurs, mais renais ; si tu souffres, qu'importe !
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau :
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent
Vers mes amours de Dieu et de père, là-haut.

Un coup de tonnerre ; HÉLÈNE est enlevée au ciel.

FIN D'HÉLÈNE DE SPARTE

LES AUBES

Les Aubes sont le troisième et dernier cahier d'une série commencée par Les Campagnes hallucinées et Les Villes tentaculaires

A PAUL SIGNAC.

PERSONNAGES

La foule.

Groupes : ouvriers, mendiants, fermiers, soldats, femmes, jeunes gens, passants, gamins, vieillards.

Jacques Hérénien, *tribun.*

Pierre Hérénien, *son père.*

Claire, *sa femme.*

Georges, *son fils.*

Haineau, *frère de* Claire.

Hordain, *capitaine ennemi, disciple d'*Hérénien.

Le Breux, *partisan d'*Hérénien.

Le père Ghislain, *fermier.*

Le curé.

Un officier.

Un émissaire.

Un bohème.

Un consul d'Oppidomagne.

Le berger.

Le mendiant Benoit.

Le voyant des villages.

Le voyant de la ville.

Les groupes agissent comme un seul personnage
à faces multiples et antinomiques.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Un carrefour immense, où aboutissent, à droite, les routes descendantes d'Oppidomagne ; à gauche, les chemins montants des plaines. Des lignes d'arbres les accompagnent à l'infini. L'ennemi s'est approché de la ville et l'investit. Le pays brûle. Enormes lueurs au loin ; le tocsin sonne.

Des groupes de mendiants occupent les fossés. D'autres, debout, sur des graviers en tas, surveillent les lointains et s'interpellent.

LES MENDIANTS

— Regardez donc : de ce tertre, on voit les villages flamber.

— Montons aux arbres, nous verrons mieux.

Un mendiant, déjà hissé sur un chêne.

— Par ici ! par ici !

DES MENDIANTS, tournés du côté de la ville.

— Vers la ville, l'incendie s'attise et s'agrandit.

— On entend les poudrières qui sautent.

Bruits de mitraille et d'explosion.

— L'usine de l'avant-port et les quais et les docks s'allument. Les hangars à pétrole s'embrasent. Vergues et mâts se calcinent et font des croix au bout du ciel !

DES MENDIANTS, tournés du côté des plaines.

— Au fond des plaines, toute la campagne est rouge. Le feu mord la ferme d'Hérénien : on jette, pêle-mêle, les meubles dans la cour. On retire, têtes voilées, les bêtes de l'étable. On transporte le père malade sur son grand lit.

— C'est au tour des métayers d'avoir la mort sur les talons.

— Oh ! les belles et soudaines vengeances ! Ils sont chassés, ceux qui nous chassaient. Leur foule encombre les grand'routes. Tous nos blasphèmes ont porté ;

toutes nos malédictions, toutes nos prières, toutes nos colères !

— Là-bas, des troupeaux fuient vers les marais,
Des étalons cabrés cassent leurs traits
Et crient vers l'angoisse brandie ;
L'un d'eux s'échappe, avec de l'incendie
Et de la mort à sa crinière ;
Il retourne la tête et mord la flamme
Qui dévore son cou.
Regardez tous, voici des fous
Qui travaillent les feux avec des fourches.

— Les cloches s'affolent dans le vent. Les églises et les tours s'écroulent. On dirait que Dieu même a peur.

— Sait-on pourquoi s'est déchaînée la guerre ?

— Tous les rois convoitent Oppidomagne. On la désire jusqu'au bout de la terre.

Des gens anxieux accourent et s'engouffrent dans les chemins, au hasard. Quelques-uns s'arrêtent et crient :

Les fermiers entassent, sur leurs charrettes, des meubles et des hardes ; ils se dirigent vers la ville ; ils vont passer.

LE GROUPE DES MENDIANTS

— Voici le moment de pénétrer dans Oppidomagne.

— Suivons-les...

LE MENDIANT BENOÎT

Les suivre !.,. Et de quelle race es-tu donc ?...
Depuis que nous sommes vaguants et mal contents,
Toi, moi, nous tous ici, à travers temps,
Ceux des fermes et des chaumières
Nous ont ployés, nous ont cassés sous la misère ;
Eux, ils étaient le pain
Et nous étions si âprement la faim
Que les flammes qui mangent,
A cette heure, leurs granges,
Me paraissent être nos dents
Et la méchanceté de nos ongles ardents !
Depuis que je m'en vais, m'arrête et puis m'en vais encore
Barrant de mauvais sorts
Leur porte où je mendie,
Mes mains ont propagé leurs maladies,
Mes mains ont déterré leurs morts
Pour les voler, mes mains séniles
Ont bâillonné et violé leurs filles,

Je les exècre autant qu'on peut
Dans ce monde, haïr les hommes ;
Et c'est le moins qu'on les assomme
A coups de gaule et de pieux.

UN VIEILLARD

A quoi bon les assommer ? Ils ne nuiront plus ; ils sont plus misérables que nous-mêmes.

LE MENDIANT BENOIT

Tais-toi, tu es déjà trop vieux pour être encore un homme.

Des bandes nouvelles se précipitent dans le chemin d'Oppidomagne. Un groupe d'ouvriers paraît. L'un d'entre eux s'adresse aux mendiants.

L'OUVRIER

Hérénien est-il passé déjà ?

UN MENDIANT à l'ouvrier

Ce berger le connaît. Demandez-le lui.

L'OUVRIER au berger

Hérénien a-t-il passé par ici ?

LE BERGER en guenilles

Je l'attends. Il est accouru soigner son père. Je voudrais le revoir. Je l'ai guéri qu'il était enfant.

L'OUVRIER

Il doit venir. Nous l'attendrons ensemble.

LE BERGE

Comment a-t-il quitté la ville ? Ses ennemis eux-mêmes devaient l'y retenir.

L'OUVRIER

Hérénien fait ce qu'il veut. Son père se mourait au village, et l'appelait.

LE BERGER

Pensez-vous qu'il domptera Oppidomagne ?

L'OUVRIER

N'est-il pas le maître du peuple ?
C'est quelqu'un d'admirable et de sacré,
Qui vit, à travers l'ombre de cette heure,
Pour l'avenir, que ses gestes effleurent ;
Nul mieux que lui n'a mesuré
Ce qu'il faudra et de folie et de prudence

Pour conquérir les jours nouveaux ;
Ses livres clairs illuminent tous nos cerveaux.
On y apprend à l'évidence
Quelle est la route vers le mieux
Et ce qui fait qu'un homme, à tel moment, devient un Dieu.

LE BERGER

Vous êtes de ceux qui l'aiment et le défendent dans la ville.

L'OUVRIER

Nous sommes cent, nous sommes mille
A l'adorer — et décidés
A le suivre jusqu'aux confins de ses idées !

L'ouvrier s'en va sur la route guetter l'arrivée d'HÉRÉNIEN. Encore des fuyards — puis un groupe de paysans traînant à sa suite des tombereaux et des charrettes à bras. Les chevaux ont gravi la côte, avec des charges doubles.

LE PÈRE GHISLAIN

Nos bêtes n'en peuvent plus. Laissons-les souffler. Hé ! là-bas ! les mendiants, cette canaille d'Hérénien est-elle passée par ici ?

LE MENDIANT BENOIT

Père Ghislain, tais-toi.

LE PÈRE GHISLAIN

Me taire ! me taire !... pourquoi ?... Pour qui ?... Hérénien vous connaît donc !...

LE MENDIANT BENOIT

Père Ghislain, nous sommes ici la force et nous pouvons t'abattre, avant même que tu cries au meurtre. Si pendant des ans et des ans, tu nous jetas, à ta porte, les déchets de ton porc et les lavasses de ta cuisine, nous autres, pendant des ans et des ans, ne t'avons-nous pas donné nos suppliques et nos avés ? Nous sommes quittes pour le passé — et le présent nous appartient.

Il se dirige menaçant vers le Père GHISLAIN.

UN PAYSAN, accourant.

Père Ghislain, père Ghislain, ta ferme des *Champs qui tintent* a communiqué le feu à toute la *Plaine aux Loups !*

Les arbres brûlent, au long des routes,
La sapinière ronfle et crie et hurle toute

Et les flammes s'étagent,
Jusqu'aux nuages,
Et les flammes mordent le ciel !

LE PÈRE GHISLAIN

Eh bien ? Et puis, que veux-tu que cela me fasse ?
Et que la plaine et que les bois s'annulent
Et que les vents, les airs et les cieux brûlent
Et que la terre enfin, comme un caillou se casse.

Changeant de ton :

Tantôt ce mendiant parlait de me tuer...

Au mendiant Benoît :

Mais fais-le donc, et promptement !
Voici mes mains, voici mes bras prostitués
Au travail nul ; voici mon front et son entêtement,
Voici ma peau flétrie en tous ses pores,
Voici mon dos, voici la loque humaine
Et la ruine que je traîne
Depuis des ans, depuis des ans !
Je demande, vraiment, pourquoi je vis encore...
Je bêche un champ que le gel rape
Je cultive des prés que les sorts frappent,

Ce que mon père avait amassé, liard à liard,
Ce qu'il avait serré, caché, terré, comme un avare,
Je l'ai perdu, je l'ai mangé...
J'ai supplié mes fils : ils m'ont grugé ;
Ils se sont engloutis dans la ville profonde ;
Ils ont voulu la vie infâme et inféconde ;
Les bourgs et les hameaux sont morts :
Oppidomagne en a brisé l'effort,
Oppidomagne en a tari le sang ;
Et maintenant,
Voici que, sur les clos et les arpents,
Se ramifient toutes les maladies
De l'eau, du sol, de l'air et du soleil !

UN PAYSAN

Vos deuils sont les nôtres. Nous sommes tous aussi misérables...

LE PÈRE GHISLAIN

Lorsque j'étais enfant, on fêtait les semailles,
La terre était docile aux gens et aux aumailles,
Les lins montaient comme un bonheur en fleur.
Mais aujourd'hui ! le sol fait peur. —

Certes, a-t-il fallu violer quelque chose
De souterrain et de sacré —
Tout appartient à la houille, terrée
Jadis dans la nuit close.
Des rails noueux, sur les plaines armées
De signaux d'or, se tordent ;
Des trains rasent les clos et perforent les bordes ;
Les cieux vivants sont dévorés par les fumées ;
L'herbe saine, la plante vierge et les moissons
Mangent du soufre et des poisons.
C'est l'heure,
Où s'affirment, terriblement vainqueurs,
Le feu, les plombs, les fontes ;
Et l'on croit voir l'enfer, qui monte !

Les mendiants se reculent et ne menacent plus.

UN MENDIANT

Le pauvre homme !

LE PÈRE GHISLAIN

Pauvre homme ! Eh que non !

Tirant un paysan vers lui et désignant un enclos qui brûle.

Vous croyez, n'est-ce pas, que l'ennemi incendia mon enclos ? Détrompez-vous. (Il lui montre ses mains.) Ce sont ces deux mains-là.

Et mon bois près de la *mare aux follets ?* Ce sont elles encore. Et mes greniers et mes meules ? Ce sont elles toujours ! Non, non, le père Ghislain n'est pas un pauvre homme. Il est celui — peut-être le seul — qui voie clair. On ne respecte plus son champ ; on perd patience devant la sûre lenteur des choses ; on tue les germes ; on les surchauffe ; on arrange, on raisonne, on combine. La terre n'est plus une femme, c'est une fille !

Et maintenant, voici que l'ennemi l'annule :
Où la ville l'avait blessée,
La guerre et ses torches la brûlent ;
Où le savant l'avait presque épuisée,
Les boulets l'incendient.
Hélas ! Hélas ! voici sa mort brandie ;
Plus n'est besoin de pluie et de rosée,
Plus n'est besoin de neige au front de la montagne,
Ni de soleil, ni de mois clairs et doux,
Et mieux vaut en finir d'un coup,
En détruisant toute la campagne.

UN PAYSAN

Assurément, le père Ghislain n'est plus sain d'esprit.

UN AUTRE

C'est un crime de blasphémer la terre.

UN AUTRE

On ne sait plus ce qu'il faut croire.

Le voyant du village paraît ; il chantonne, imitant par ses gestes le vol des corbeaux d'incendie.

LE VOYANT

Les arbres fuient et les champs bougent
Et l'orage lézardé d'or
A fait des croix, au Sud, au Nord.
Voici l'heure des Corbeaux Rouges.
Ils s'acharnent sur les maisons
Les ongles fous et les ailes grandies
Et leurs plumes aux horizons
Se hérissent en incendies.
Si terribles et si nombreux
Arrivent-ils des bruyères profondes,
Qu'on les dirait les envoyés des feux
Qui circulent autour du monde.

L'épouvante s'accroche au vol
Silencieux de leur mystère,
Leur bec déchire et ravage le sol,
Pour y ronger, pour y manger,
Pour y fouiller, jusques au cœur, la terre.

Les semences meurent qu'on a semées
Et les meules, — et leurs flammes volantes
Et fuyantes, là-bas, vers le couchant, —
Apparaissent, dans les fumées,
Comme un galop de cavales en sang.
L'heure prédite est enfin là.
Hé ! les cloches ; sonnez le glas,
Sonnez la mort du sol et des terres fécondes,
L'heure prédite est enfin là,
Hé ! les cloches, hé ! les cloches, sonnez le glas.
Sonnez le deuil pour enterrer le monde !

LE PÈRE GHISLAIN

Hé bien ! c'est lui qui a raison, lui le voyant, lui le fou, lui, dont on se moquait, dont je me moquais moi-même et que je n'ai jamais compris. Ah ! certes, la formidable lumière se fait à présent.

Il indique l'horizon.

Mais lui, voici longtemps qu'il devinait. Et nous étions là, nous autres, avec notre ancienne espérance, avec nos vieilles illusions, qui mettions la pauvre petite barre de notre bon sens, à travers les roues terribles du destin.

Une troupe de jeunes gens des villages, valets de ferme, ouvriers, filles d'étable, mendiantes, amènent sur un brancard PIERRE HÉRÉNIEN. Un prêtre les accompagne. Le moribond fait signe qu'il souffre trop et qu'on doit s'arrêter.

JACQUES HÉRÉNIEN

Par ici, mes amis. Déposez-le doucement.

Aidant les porteurs. Puis, comme se parlant à lui-même :

Pauvre vieux ! pauvre vieux ! n'avoir pu mourir, comme son père, dans son lit ! Oh ! ces guerres, ces guerres, il les faut haïr avec des haines de diamant !

PIERRE HÉRÉNIEN

Hérénien, Hérénien !

JACQUES HÉRÉNIEN

Me voici, père, tout près de toi, tout près de tes mains ; tout près de toi, comme jadis, au temps de

mère, si près, que j'entends ton cœur battre. Me vois-tu, m'entends-tu ? sens-tu que je suis celui qui t'aime toujours ?

PIERRE HÉRÉNIEN, haletant.

Cette fois, c'est la fin. Tu ne pourras plus me transporter jusque chez toi, dans Oppidomagne. Je suis heureux puisque j'ai les plaines autour de moi. Je te demande une grâce, c'est que tu ne défendes pas au vieux curé d'approcher.

JACQUES HÉRÉNIEN

Mon père, en toutes tes volontés, en tous tes désirs, tu seras obéi. Faut-il que je m'éloigne ?

PIERRE HÉRÉNIEN

Il faut être seul pour se confesser.

HÉRÉNIEN s'écarte. Le prêtre s'approche. Le père GHISLAIN accoste timidement le tribun. Il lui parle pendant la confession.

LE PÈRE GHISLAIN

Monsieur Hérénien, je le vois, vous êtes resté bon. Je vous croyais autre. Vous dominez Oppidomagne et

dans nos fermes on a parlé de vous... Mes fils vous défendaient... Peut-être ont-ils raison... Mais enfin, maintenant que la campagne est morte, dites-moi, d'où va nous venir la vie ? Où trouver un coin pour semer les graines et cultiver le blé ? Où trouver un arpent que les fumées, les égouts, les poisons et la guerre n'auront tué ?... dites... dites ?...

HÉRÉNIEN reste muet. Toute son attention est tournée vers son père. A peine a-t-il un haussement d'épaule quand le père GHISLAIN finit de parler.

LE BERGER qui s'est lentement rapproché d'HÉRÉNIEN

Jacques me reconnais-tu ?

JACQUES HÉRÉNIEN

Comment ! tu vis encore, toi, le vieux Berger.

Violemment ému, il l'embrasse.

LE BERGER

Je suis parti bien loin, là-bas, pendant des années ; j'ai vu des pays nouveaux et merveilleux. On erre ainsi de jour en jour, de lande en lande, et l'on revient pour voir mourir !

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Je demande pardon à tous ceux que j'ai offensés.

LE CURÉ

Ne t'inquiète plus, tu fus chrétien et tu seras sauvé.

Le prêtre l'absout.

JACQUES HÉRÉNIEN menant le berger vers l'agonisant.

Père, c'est le berger; tu sais bien, celui des *Champs qui tintent,* le plus vieux de tes serviteurs et de tes amis.

PIERRE HÉRÉNIEN

Regardant le berger longuement et, tout à coup, l'ayant reconnu, lui saisissant le bras et l'attirant à lui. Avec une voix assez ferme :

Quand je serai mort, berger, tu détruiras toutes les vieilles semences. Elles sont pleines de poussières mauvaises ; elles sont rongées ; elles sont moisies. Ce n'est plus avec elles que le sol célébrera ses fiançailles... Et toi qui as été partout, tu resèmeras dans mon champ, dans mon clos, des graines nouvelles ; des graines toutes vives, toutes fraîches, toutes belles que

tu as vues et reconnues bonnes, là-bas, aux contrées vierges de la terre...

Un repos. Le berger s'incline et s'agenouille. Les mendiants et les porteurs font de même.

Et maintenant qu'on me tourne vers le soleil.

On obéit ; mais à l'Ouest, où le soleil dévale en ce moment, les brasiers des villages illuminent le pays. La chaleur en vient jusqu'au mourant.

UN PAYSAN, désignant PIERRE HÉRÉNIEN.

Des reflets d'incendie passent sur son visage.

UN AUTRE

C'est vers le feu qu'il se tourne.

UN AUTRE, à ceux qui assistent PIERRE HÉRÉNIEN.

Prenez garde... prenez garde... il ne faut pas qu'il voie les flammes.

UN AUTRE

Dressez-le vers la droite.

UN AUTRE

Par ici... Par ici... vers la droite... vers la droite.

Mais le vieillard se cramponne à la civière et se maintient, le visage tendu vers le couchant et les brasiers.

UN AUTRE

Le pauvre !... s'il savait !

PIERRE HÉRÉNIEN, à voix presque éteinte.

Jacques Hérénien, viens près de moi, tout près. Que je meure en touchant avec mes doigts... (Il le caresse) et regardant, là-bas, avec mes yeux... ce que j'ai aimé le plus au monde... J'ai été comme insensé de toi. Jamais, je ne t'ai renié ; j'ai presque béni les peines et les chagrins que tu m'as faits ; puis, en même temps que je t'aimais, j'ai adoré la terre. J'ai vécu avec le soleil, comme avec Dieu... c'était le Maître visible... Je me serais cru puni, si j'étais mort, pendant la nuit, en son absence. Heureusement, il est là devant moi et je lui tends les bras. (Il se soulève vers l'incendie.) Je ne le vois déjà plus, mais je sens toujours sa bonne et victorieuse lumière...

JACQUES HÉRÉNIEN murmure :

Père ! père !...

Ne sachant pas s'il doit désabuser son père ou voir en ces paroles une prédiction soudaine.

PIERRE HÉRÉNIEN

... je la devine, je l'aime, je la comprends ; c'est d'elle, qu'à cette heure même, sortent les seuls renouveaux encore possibles !

Il se renverse et meurt : JACQUES HÉRÉNIEN embrasse son père ; il scelle ses lèvres sur sa bouche, comme s'il voulait en recueillir la première vérité qui jamais en soit sortie.

JACQUES HÉRÉNIEN

Savait-il ce qu'il disait ?... « Les seuls renouveaux encore possibles ! »

Lentement HÉRÉNIEN sort de son rêve, se ressaisit. Les mendiants, les paysans et les ouvriers l'entourent. Le berger lui serre et lui tient les mains. Les porteurs soulèvent le corps et se remettent en marche.

A ce moment une troupe de femmes et d'enfants, venue de la ville, débouche au carrefour, par les routes hautes. Elle est conduite par des vieillards.

UN VIEILLARD, s'arrêtant et désignant PIERRE HÉRÉNIEN.

Un mort ! C'est Hérénien qui suit la civière ?

UN AUTRE

Et cette foule ?

UN AUTRE

C'est la campagne entière qui reflue vers Oppidomagne.

UN AUTRE

Croient-ils donc qu'on les accueillera ?

Il appelle

Hérénien ! Hérénien !

HÉRÉNIEN

Qui m'appelle ?

LE VIEILLARD

Oppidomagne s'enferme dans ses murs ; elle n'admettra point que la plaine lui renvoie ses vagabonds et ses morts !

HÉRÉNIEN

Je rentre chez moi ; j'ai perdu mon père ; je veux l'enterrer moi-même et le soustraire au pillage et aux profanations.

LE VIEILLARD

On vous repoussera avec des balles. On expulse tous ceux qui n'aident pas à la défense.

UN AUTRE VIEILLARD

On fait sauter les ponts. Les troupes hérissent les remparts.

UN AUTRE

La ville ne distingue plus qui elle rejette. Personne ne vous reconnaîtra.

UN AUTRE

C'est folie d'aller vers elle.

UN AUTRE

C'est provoquer la mort.

UN AUTRE, suppliant.

Restez parmi nous, avec nous. Vous nous sauverez.

HÉRÉNIEN

Je vous jure que j'entrerai dans Oppidomagne. Si vous en doutez, ne suivez pas.

UN VIEILLARD.

Nous n'en pouvons plus.

UN PAYSAN

Mieux vaut mourir chez nous.

Les mendiants, les vieillards et quelques paysans demeurent en place. La masse, tant des villes que des plaines, suit HÉRÉNIEN. Le cortège funèbre disparaît lentement.

UN VIEILLARD

Hérénien est le seul homme encore solide et ferme, en ces heures de foudre suspendue. Peut-être là-bas, lui fera-t-on bon accueil...

UN AUTRE

Quant à ceux qui le suivent, on les tuera tous.

UN AUTRE, se tournant vers la campagne.

Regardez donc là-bas : l'ennemi dresse les éléments à faire la guerre. Il les circonscrit, les déploie, les maîtrise, les projette.

UN AUTRE

Et les campagnes mortes, on détruira les villes.

UN VIEILLARD DES VILLES, plus âgé que les autres.

Oh ! ces villes ! ces villes !
Et leurs clameurs et leurs tumultes
Et leurs bonds de fureur et leurs gestes d'insultes
A l'ordre simple et fraternel ;
Oh ! ces villes et leurs rages contre le ciel,
Et leur terrible et bestial décor,
Et leur marché de vieux péchés,
Et leurs boutiques,
Où s'étalent, par grappes d'or,
Tous les désirs malsains,
Comme jadis des guirlandes de seins
Chargeaient le corps des Dianes mythiques.
Ces villes !
Le sens de la jeunesse y est fané ;
Le sens de l'héroïsme y est miné ;
Le sens de la justice en est banni comme inutile.
Oh ! ces villes ! ces villes !
Qui s'étalent, là-bas, comme des tas immondes
De pieuvres violentes ou douces ;
Dont les bouches et les ventouses
Soutireraient le sang du monde !

UN PAYSAN, aux vieillards.

Sans vous tous, les gens des villes, nos moissons fleuriraient, nos granges déborderaient de blés! Sans vous, nous serions restés forts, sains et tranquilles ; sans vous, nos filles ne seraient point des prostituées, ni nos fils des soldats. Vous nous avez salis de vos idées et de vos vices et c'est vous encore qui déchaînez la guerre.

QUELQU'UN DES VILLES, aux paysans.

C'est à vous qu'il faut vous en prendre. Pourquoi nous arriver si nombreux et si avides ? Du fond des champs, vous accouriez pour voler et trafiquer, avec un esprit si tenace, une âme si étroite, si âpre et si violente, que vous vous distinguiez à peine des bandits. Vous avez posté votre malice et votre ladrerie derrière tous les comptoirs. Vous avez encombré peu à peu tous les bureaux de la terre. Si le siècle grince d'un énorme bruit de plumes tatillonnes et serviles, c'est que vos millions de mains étaient prêtes à copier jusqu'à la mort.

QUELQU'UN DES VILLAGES

Vous aviez besoin de nous. Vous remplissiez nos plaines de vos appels?

QUELQU'UN DES VILLES

Vous êtes la pâte que la médiocrité pétrit, les régiments que la nullité numérote. Vous êtes la cause de l'usure lente, de l'inertie et de la pesanteur. Sans vous, la ville serait encore nerveuse, légère, vaillante; sans vous, la surprise, la vivacité, l'audace auraient pu réapparaître. Sans vous, le sommeil n'aurait point paralysé la vie, ni la mort ensanglanté l'espace.

UN VIEILLARD

Eh! dites donc, croyez-vous qu'à cette heure l'ennemi attende, les bras croisés, la fin de vos disputes? Si notre ville périt, certes, pourra-t-on l'ensevelir sous le linceuil tissé de tous les mots inutiles, de toutes les discussions sans but, de toutes les facondes et de toutes les éloquences, jetées sur elle depuis des siècles. Les parleurs sont les seuls coupables.

UN AUTRE

Tout a conspiré contre Oppidomagne. Il y a mille

causes qui la ruinent, comme il y a mille larves qui entament un cadavre. Heureusement qu'il reste toujours des Christs, là-bas, aux horizons.

UN AUTRE

Depuis hier, la plus grave des insurrections épouvante la ville ! Le peuple s'est réfugié au cimetière qui domine les vieux quartiers. Les tombes lui servent de remparts. Il fait grève. Les soldats de la Régence le cernent et l'isolent.

UN PAYSAN

Oppidomagne serait donc à la fois assiégée et assiégeante.

LE VIEILLARD

Comme jadis, à Rome, la foule vient de créer un Aventin.

UN AUTRE

Oh ! la honte d'appartenir à ce peuple avili
Dont la funèbre et sonore folie
Effraye et assourdit tout l'univers.
En ces heures que traverse la foudre,
Au lieu de se résoudre

Enfin, à rechercher sa force en la force de tous,
Il se disjoint, il s'éparpille, il se dissout.
Dites, n'est-il donc plus une seule clarté
Évidente, n'est-il donc plus un axiome,
N'est-il donc plus un poing de fermeté
Pour flageller le troupeau mou des volontés ?
Dites, n'est-il donc plus un homme ?

Le Voyant des villages, qui n a cessé de rôder autour du carrefour, vaticine :

LE VOYANT

Les temps qui sont venus, devaient venir
Où la ville, qui fut le merveilleux miroir
Où se miraient, pour s'éblouir,
Les yeux du monde
Au soir des temps, disperse au loin sa gloire.

Oppidomagne !
Avec tes ponts, tes quais, tes colonnes, tes arches,
Voici venir vers toi
Les horizons en marche.

Oppidomagne !
Avec tes tours, tes monuments, tes beffrois
Voici saigner et s'étaler sur tes murailles,
Le deuil en feu des funérailles.

Oppidomagne ! Voici l'instant
Où tout s'efface, où tout se décompose,
A moins que tout à coup,
Debout,
Quelqu'un d'énorme ne s'impose !

UN VIEILLARD

Oh ! quel qu'il soit, celui-là, comme il serait acclamé et combien tous, nous les premiers, nous nous abaisserions devant lui.

LE VOYANT

Celui que l'on attend,
Serait si grand,
Qu'il vous faudrait trop vous grandir peut-être,
Pour le comprendre et pour le reconnaître.

UN VIEILLARD

Celui-là n'est pas encore né !

UN AUTRE

Personne ne le soupçonne.

UN AUTRE

Personne ne l'annonce.

UN AUTRE

Et Jacques Hérénien ?

UN AUTRE

Jacques Hérénien ?... C'est un fou !

SCÈNE DEUXIÈME

Au lever du rideau, un cordon de troupes à cheval barre la route d'Oppidomagne. Les soldats travaillent à faire sauter les ponts du fleuve. Sur les talus et les remparts, des patrouilles montent la garde. Un général inspecte l'horizon, sa lunette à la main. Il surveille ce qui se passe, tandis qu'une estafette accourt remettre à l'officier, qui commande les cavaliers, un ordre.

L'OFFICIER, lisant.

« Ordre est donné de ne laisser pénétrer dans la ville, personne, sauf le tribun Jacques Hérénien. Il

importe qu'il comprenne la faveur qu'on lui fait. On lui résistera pour la forme. »

(Signé) La régence d'*Oppidomagne*.

HÉRÉNIEN débouche par la grande route, suivi de la multitude des loqueteux, des femmes, des ouvriers, des fermiers et des vieillards. Après s'être rendu compte qu'entrer dans la ville lui sera difficile, il s'avance seul vers l'officier.

HÉRÉNIEN

Je suis de ceux que l'on écoute. Oppidomagne est la ville où j'ai grandi, souffert, combattu pour mes idées qui sont les plus belles qu'un homme puisse porter dans la tête. J'aimais Oppidomagne quand elle semblait invincible. Aujourd'hui, je veux ma place au rang de ceux qui meurent pour elle. Et je la veux pour tous ceux qui sont là, pour tous ceux que j'ai croisés sur ma route. C'est moi qui leur ai crié de me suivre. J'ai refoulé vers le courage le flot qui dévalait vers les lâchetés.

L'OFFICIER

Je sais qui vous êtes, mais ne puis changer les ordres reçus.

HÉRÉNIEN

Quels sont ces ordres?

L'OFFICIER

Tenir cette barrière fermée.

Il désigne la porte de la ville.

HÉRÉNIEN

Ainsi, il se fera qu'Oppidomagne,
A l'heure, où des montagnes
De deuil et de terreur croulent sur son orgueil,
Avec les quelques pauvres mots qui sont un ordre,
Barre son seuil,
Barre ses portes,
A ceux qui lui apportent
Leur sang, leur cœur
Et les flammes violentes de leur ferveur!
Moi qui, jadis, le soir, sur les môles du port,
Ai vu les mers
Pousser et disperser en elle
Le formidable et libre univers,
Moi qui l'aime, sublime ou criminelle
Et si étrangement, et si éperdument,
Que je lui suis un fils, aussi fou qu'un amant,
Je devrais m'en aller, comme une bête traquée!

Un ordre! Mais ce sont de pareils ordres qui ruinent un peuple! Calcule-t-on le nombre des défenseurs quand le deuil est infini? Sépare-t-on pour la mort ceux qu'unit le même danger? J'exige que vous fassiez place à tous.

L'OFFICIER

Je ne puis.

HÉRÉNIEN s'approche du cadavre de son père et lui découvre le visage et le torse.

HÉRÉNIEN

Pendant vingt ans, celui-ci fut soldat.
Il a suivi vos chefs au bout du monde.
Il s'est battu sous les pôles, dans le désert et sur la mer.
Trois fois, il traversa l'Europe entière,
En une effrayante tempête
De drapeaux fous et d'aigles d'or et de lumières!
Est-ce à lui qu'on refuse l'entrée d'Oppidomagne?

L'OFFICIER

A tous ceux qui vous suivent.

HÉRÉNIEN

Alors, sachez que c'est au nom de la loi la plus claire, la plus simple et la plus fixe que je m'adresse

à votre honneur d'homme. Dans peu de jours, cette plaine sera ruine, pourriture et sang. Vous n'avez qu'un mot à dire pour que la vie, à laquelle tous nous avons droit, nous soit conservée. L'assistance que les hommes doivent aux hommes, vous qui portez des armes, vous, le premier, vous la devez à nous tous. Ce devoir efface tous les autres. Il existait qu'on ignorait encore le nom d'armée et le nom de consigne.

L'OFFICIER

Dispersez-vous, dispersez-vous.

HÉRÉNIEN

Il regarde la foule qui le suit, énorme, compte du regard les soldats et se dirige d'abord vers son père mort.

Je demande pardon à ce mort d'ensanglanter ses funérailles.

A ce moment, le général qui observe la scène du haut du rempart accourt vers l'officier.

HÉRÉNIEN, s'adressant à la foule.

J'ai épuisé tous les moyens, il n'en reste qu'un. Vous le devinez tous... Nous sommes mille, et ceux-

là, quelques-uns (désignant les soldats). Il en est d'entre eux qui comptent des pères et des enfants parmi vous. Ils sont nôtres ; ils laisseront passer... Que les femmes se mettent devant ; ils ne tireront pas.

S'avançant seul, pendant que la foule se masse. Aux soldats :

Celui qui vous commande vous ordonne un crime. Désobéissez. Vous en avez le droit...

Mais déjà le général a rejoint l'officier qu'il réprimande. On entend les mots « maladresse » « folie ». Le général s'avance rapidement vers HÉRÉNIEN et le salue.

LE GÉNÉRAL

Jacques Hérénien, vous entrerez dans Oppidomagne. La Régence vous y accueille.

HÉRÉNIEN

Enfin ! Je savais bien que vous aviez besoin de moi, que je sers votre intérêt en pénétrant parmi vous.

Désignant la foule :

Et tous, ils me suivront : les vieux, les enfants, les femmes, ils rentreront chez eux et tous seront utiles.

Et toi, mon père, tu reposeras dans la tombe où déjà sommeillent mes deux enfants.

Le général laisse dire.

Les rangs s'ouvrent. JACQUES HÉRÉNIEN et quelques ouvriers pénètrent dans la ville, mais à peine sont-ils passés que, brusquement, au commandement de l'officier, les rangs se referment. Le corps de PIERRE HÉRÉNIEN, les porteurs, les vieillards, les paysans, les femmes et les enfants sont repoussés. Des bataillons accourus prêtent main forte. JACQUES HÉRÉNIEN est surpris. Il se retourne pour rebrousser chemin. On l'entend s'écrier : « Lâcheté » « trahison » « infamie »... Mais les bagarres couvrent sa voix. Il est violemment poussé dans la ville. Et la foule qui hurle est définitivement rejetée vers la plaine.

LE RIDEAU TOMBE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Appartement d'Hérénien. Une porte à droite : Meubles banals. Poêle de fonte. Des objets gisent pêle mêle. Sur la table : vêtements qu'on raccommode, jouets d'enfants. Piles de livres entassés sur des chaises. Claire, la femme d'Hérénien, achève d'allumer les lampes. Elle attend. Tout à coup, un bruit monte de la rue, acclamatif. Hérénien arrive. Il embrasse longuement sa femme.

HÉRÉNIEN

Nous avons inhumé mon père à la gauche des petits, sous l'if qui domine notre coin funéraire. Il y reposera comme au village ; son corps s'y mêlera à cette vie élémentaire des herbes et des plantes qu'il a tant aimées.

CLAIRE

On t'espionnait ?

Pendant cette scène, HÉRÉNIEN change ses habits sombres contre ses vêtements d'intérieur. Impression d'intimité.

HÉRÉNIEN

Je ne sais. Nous étions peu nombreux. Au retour, la foule me frôla ; des camelots criaient les nouvelles de l'Aventin. On se disputait les journaux. Quelques hommes portaient des torches et chantaient. Au long des avenues et des boulevards, des maisons gisaient fendues ou trouées par les bombes. Les décombres barraient le trottoir. Pas un réverbère ne s'allumait. Au *Carrefour des Nations*, un carrier cria mon nom ; ce fut tout. Quand on me permit d'introduire mon père dans Oppidomagne — Dieu sait après quelles démarches ! — je promis qu'on l'enterrerait sans aucun concours de peuple. J'ai tenu parole.

Trouvant une liasse de billets de banque sur son bureau :

Qu'est-ce ceci ?

CLAIRE

On t'envoie l'arriéré du compte.

Tirant un billet de sa poche :

Regarde. Ton dernier livre s'est répandu partout.

HÉRÉNIEN, examinant l'écrit.

Faut-il qu'on me lise et qu'on me discute dans le monde ; et qu'on ait soif et faim de ma justice !

Il dépose la lettre sur la table et ouvre la fenêtre... S'approchant de CLAIRE :

J'ai songé à nous, pendant ces simples et intimes funérailles. J'eusse aimé te sentir auprès de moi, quand la bière s'engouffrait dans la terre ! Mon cœur était si torturé, si plein de tendresse retenue, si muré en moi-même ! Que n'avais-je tes mains dans les miennes pour y imprimer la moitié de mon deuil !

Il lui prend la main.

Tu es vraiment ma douce et ma vaillante, toi ! Tu me connais ; tu me devines ; devant toi seule, j'ose être sans remords, celui que vraiment je suis : un pauvre être humain, rarement tranquille, impétueux d'orgueil et de tendresse, d'autant plus exigeant qu'il aime davantage... Où est l'enfant ?

CLAIRE, désignant la porte à droite.

Dans notre chambre. Il dort.

HÉRÉNIEN

Que de fois j'ai désespéré mon père ! Mes sursauts de volonté étaient si fous qu'il me battait et que sous les coups je lui criais, je lui pleurais, je lui hurlais quand même ce que je voulais. Dire qu'aujourd'hui, j'étranglerais mon fils s'il m'imitait.

Un obus éclate non loin de la maison. HÉRÉNIEN et CLAIRE s'élancent à la fenêtre. La foule acclame HÉRÉNIEN.

Vraiment, c'est le bon temps pour s'aimer. Rien ne rapproche plus que ces drames et ces alarmes. Je nous vois encore aux premiers mois de notre tendresse ; je te trouve plus belle toujours ; je t'apporte mon amour aussi sincère, aussi ardent, aussi total que jamais.

CLAIRE

Moi, je t'aime et te sers de toute mon âme.

HÉRÉNIEN

Ces funérailles, où quelque chose de moi s'en est allé, je ne sais quoi — une époque de ma vie, mon enfance — m'ont arraché à ma brûlante existence, donnée à tous, prise pour tous, semée là-bas, loin de toi, loin de nous, à travers Oppidomagne. Je me

croyais au village, au pays désolé des plaines hallucinées ; maraudant, le soir, dans les bruyères, ou chevauchant les poulains fous dans les champs de mon père. Je me souvenais des bergers, des serviteurs, des servantes. Je me rappelais les chemins de l'école, ceux de l'église, et jusqu'au son exact de la cloche paroissiale. J'étais si triste et si heureux ; je brûlais de vous revoir, toi et l'enfant.

Entourant CLAIRE de ses bras.

Et maintenant, montre-moi tes yeux, tes yeux pâles et doux, qui m'aiment plus que tous les autres et me sont les plus belles lumières du monde.

Le visage penché sur CLAIRE :

Sont-ils fidèles, tendres et paisibles et lucides et suis-je bête de les faire pleurer quelquefois.

CLAIRE

Tes paroles sautent plus loin que ta pensée, quand elles font mal.

HÉRÉNIEN

Oh ! je ne suis pas de ceux qui aiment docilement. Mais toi, tu m'aimes quand même, bien que tu saches ma terrible vie, la vraie, celle qui est ma raison d'être sur la terre.

CLAIRE, avec un léger reproche.

Tu m'en parles si souvent !

HÉRÉNIEN, avec autorité.

Et je veux t'en parler encore ; je veux t'en fatiguer brutalement, parce que j'ai la passion d'être avec toi d'une sincérité transparente. Tu ne serais plus ma femme, s'il me fallait te cacher rien. Je préfère te voir pleurer que de mentir.

CLAIRE

Si tu étais autre, je t'adorerais moins.

HÉRÉNIEN

Et puis, tu sais bien que j'exagère ; qu'en vérité, lorsque je t'assigne une place si étroite dans ma vie, je m'abuse et te trompe.

CLAIRE

Va, sois tout ce que tu veux, sois torturant, sois despote, qu'importe ! je te possède toi et notre enfant avec tout mon amour.

HÉRÉNIEN

Ah ! tu es vraiment ma femme !...
Lorsque ce soir de juin,

Voici longtemps, tu me donnas ton âme,
Je me suis dit que mes lèvres
Jamais ne baiseraient
Ni d'autres lèvres
Ni d'autres seins.
Tu fus la fleur des lacs et des brouillards
Que, vivement, mes mains
Ont arrachée à mon pays hagard
Et transportée au cœur d'Oppidomagne ;
Et c'est le sol, les eaux, et toute la campagne
Que je regarde et que j'adore en tes yeux nus.
Oh dis ! restons ainsi, blottis, serrés, fondus,
En cet amour qui nous délivre,
Nous adorant, nous pardonnant, nous exaltant
Tandis que les jours voraces mangent le temps
Que nous avons à vivre.
La mort en feu circule autour de nous,
La nuit semble une embûche et le soir un désastre :
On croirait voir, dans les cieux fous,
Se consumer et se casser les astres
Et leurs braises tomber sur nous !

L'enfant d'HÉRÉNIEN est descendu embrasser son père ; mais celui-ci le néglige et semble l'avoir oublié.

La foule passe et hurle, immensément. — HÉRÉNIEN se précipite à la fenêtre. On entend clamer : « La Bourse brûle ! » « L'Arsenal brûle ! » « Le Port brûle ! « Des lueurs d'incendie illuminent l'appartement.

HÉRÉNIEN

Ah ! serait-ce vraiment la fin d'Oppidomagne !
Et ces bûchers déversent-ils de leurs montagnes
Le sang fumant de son supplice ?
Oppidomagne
A ramassé dans ses codes et dans ses lois,
Tout ce qui fut forfait caché, meurtre sournois
Et ruse et vol, contre le bien et la justice.
Et maintenant, qu'elle est lourde de tous ses vices,
Qu'elle est saoule jusqu'à boire les boues
Qui fermentent dans ses égouts,
Tous les crimes et toutes les luxures
Se sont pendus à sa ceinture
Et la tettent, comme des loups.
Si ses palais, si ses hangars
Si ses arsenaux clairs, si ses temples blafards,
Croulent comme des bouges,
Le monde applaudira aux cendres rouges

Qu'emportera le vent vers l'avenir.
Mais qu'Oppidomagne elle-même puisse finir,
Que le futur dont elle est l'âme
Soit submergé sous ses vagues de flamme ;
Que le faisceau noueux des destinées
Qu'elle détient encore
Se brise en ses mains acharnées,
A cette heure, contre la mort ;
Que les jardins des demains clairs
Dont elle ouvrit les portes
Soient dévastés, à coups d'éclairs,
Et encombrés de choses mortes,
C'est impossible — et qui le dit est fou.
Oppidomagne, avec tous ses espoirs
Et ses fanaux qui triomphent des soirs,
Demeurera debout
Aussi longtemps que des hommes pareils à moi
Auront en eux du sang pour féconder leur foi
Et façonner le monde avide et vieux
Selon la volonté des nouveaux dieux !

CLAIRE

Oh ! les transes et les deuils que nous allons subir

HÉRÉNIEN

Quels qu'ils soient, je te défends de t'en plaindre. Nous vivons en des jours formidables de terreurs, d'agonies et de renouveaux. L'inconnu devient le Maître. Les hommes secouent d'un énorme mouvement de tête le poids de toutes les erreurs des âges. L'utopie abdique ses ailes et prend pied sur terre. Les assiégeants eux-mêmes en ont conscience.

CLAIRE

As-tu reçu ce matin des nouvelles de l'ennemi ?

HÉRÉNIEN

Pas encore ; mais ce que le capitaine Hordain présageait hier me donne de la flamme pour des semaines et des semaines. Il est — ce capitaine — de cette race d'hommes ardents qui réalisent l'impossible... Pense donc ! lui et moi, tuer la guerre, ici, devant les chefs destitués et impuissants. Provoquer la réconciliation publique des soldats étrangers et des nôtres ! Dépenser toutes les forces de son être, toutes les énergies de sa foi, pour ce but suprême !... Quel rêve !

CLAIRE, doucement ironique,

Quelle illusion !

HÉRÉNIEN

Il ne faut jamais repousser une espérance, lorsqu'elle déploie une telle envergure. Ce qui demeure improbable aujourd'hui, sera patent et accompli demain. Hordain ne constate encore que des révoltes sourdes, des mécontentements profonds, mais étouffés, des ententes et des unions secrètes. Les troupes rejettent la guerre ; elles sont à bout ; elles se débandent. Les idées de justice circulent. Vaguement, on parle de concorde : l'étincelle est au foyer. J'attends le coup de vent qui incendie les bois et les pailles.

HÉRÉNIEN écoute des murmures hostiles dans la rue. Quelqu'un sonne. Le Consul d'Oppidomagne fait son entrée dans la chambre.

LE CONSUL

Jacques Hérénien, je viens à vous au nom de la Régence d'Oppidomagne, qui vous demande d'accomplir un grand devoir. Si loin que nos idées soient les unes des autres, l'accord entre nous est certain, dès qu'il s'agit de sauver la ville. Il me semble parler au chef futur de ce peuple que nous aimons différemment, mais ardemment tous les deux.

HÉRÉNIEN

Les préambules sont inutiles. Je demande ce qui vous amène et ce que vous attendez de moi.

Il fait signe au Consul de s'asseoir.

LE CONSUL

La-haut, au cimetière, la situation de vos amis est lamentable. A une attaque sérieuse, ils ne résisteraient pas. Hier, la Régence les voulait réduire ; mais ils s'affirment nombreux, jeunes, hardis ; ils conviennent à la défense d'Oppidomagne. Jusqu'à ce jour, à peine sont-ils des rebelles; ils boudent, ils font grève, — c'est tout. Demain, en voyant les incendies terribles qui s'échevèlent, là-bas, peut-être, deviendront-ils à leur tour incendiaires. La haine conseille la folie — et s'ils tuaient et pillaient, ce serait non pas toute la fin, mais toute la honte.

HÉRÉNIEN

J'ai l'exécration de la guerre. Celle entre hommes d'un même sol m'épouvante plus encore que l'autre. Vous avez, dans Oppidomagne, remué ciel et terre pour la provoquer. Vous avez cultivé la misère du

peuple; vous lui avez refusé le pain, le droit, la dignité; vous l'avez tyrannisé dans son corps et sa pensée; vous vous êtes servis de son ignorance, comme de votre déloyauté, de votre habileté, de votre mensonge, de votre ironie et de votre mépris. Vous êtes des indignes et des coupables.

LE CONSUL

Je vous croyais d'un jugement plus pondéré, plus serein et plus haut.

HÉRÉNIEN

Je pense et je juge devant vous, comme il faut juger et penser devant l'ennemi. Je vous hais, mais je vous plains.

LE CONSUL, se levant.

C'est de l'outrage.

HÉRÉNIEN

C'est de la passion et de la franchise.

LE CONSUL

C'est avant tout de l'injustice.

HÉRÉNIEN

Allons donc ! En finirais-je jamais de vous montrer
la colère des villes et l'affre des campagnes.
Ma mémoire est fidèle ; elle est armée
De souvenirs, qui vous frappent comme des faux.
Elle a compté vos attentats contre la vie,
Elle connaît votre âme et vous défie
D'être probes, justes, loyaux
Et forts de la force sans vices.
Que je m'oublie à vous rendre service,
Sitôt vous recommencerez
A retisser les fils de votre perfidie.
La ruse est, pour vous tous, sacrée,
Elle vous tient et vous accule et vous relie
A la fatale et monstrueuse déchéance.

LE CONSUL

Vous n'avez donc aucune confiance.

HÉRÉNIEN

Aucune.

LE CONSUL

Alors, je me retire.

Le Consul se lève pour sortir.

HÉRÉNIEN

J'attends...

Le Consul hésite, fait deux pas et se ravise.

LE CONSUL

Voyons, il serait fou que nos paroles aient le pas sur nos actes. Oppidomagne seule doit nous occuper.

HÉRÉNIEN

Je n'ai songé qu'à elle en vous recevant chez moi.

LE CONSUL

L'homme de gouvernement et d'intelligence que vous êtes, sait mieux que personne combien nous avons répandu au loin le nom et l'influence d'Oppidomagne.

Son histoire est celle des grands Régents
Et des Consuls, qui sous des cieux d'or enflammés,
Sur un sol rouge où s'allumait du sang,
Jusques au bout du monde,
Aimantèrent, avec leur geste, ses armées.
En ce temps-là, nos angoisses étaient fécondes !
Le peuple et ses chefs furent tous deux

Rivaux d'ardeur dans la conquête. Et ceux
Là-bas, qui nous cernent et nous assiègent,
Savent quel frémissement triomphal et vermeil,
Jadis, nos drapeaux fous
Ont fait courir, sur leurs plaines de neige.
Oppidomagne est magnifique aux yeux de tous ;
Oppidomagne est immense par la mémoire
Qu'en ont gardé la mer, la terre et le soleil ;
Le crime et les exploits se partagent la gloire :
Vous ne voyez, vous ne montrez que les crimes...

HÉRÉNIEN

Votre gloire est passée, elle a quitté les cimes ;
Avec son glaive illustre elle a tué le droit ;
Aujourd'hui même, une autre s'inaugure,
Une autre monte et sort de moi
Intacte et forte et vierge de souillures.
Elle est faite, cette gloire-là, de justice nouvelle et profonde, d'héroïsme intime, de ténacité ardente, de nécessaire et temporaire violence. Elle est moins éclatante que la vôtre, mais elle est plus sûre. Le monde entier l'attend. Tous les deux, vous avec crainte et moi avec ferveur, nous la sentons inévitable et immi-

nente. Voilà pourquoi vous avez recours à moi ; voilà pourquoi j'ai l'audace de vous traiter déjà comme un vaincu. Quoi que vous fassiez, vous et votre caste, vous êtes, à cette heure, les prisonniers de mon assentiment ou de mon refus.

LE CONSUL

Vous vous méprenez...

HÉRÉNIEN

Non pas ! Comme moi, vous avez la conscience de ne pouvoir rien, sans que je vous y aide. J'ai en mes mains toute la force morale et profonde d'Oppidomagne.

LE CONSUL

Vous oubliez ce que serait un écroulement d'empire. Tous les intérêts anciens, toutes les habitudes séculaires le soutiennent. Et nous avons pour nous l'armée.

HÉRÉNIEN

L'armée ? dites les chefs — car les soldats hésitent ou protestent. Ils sont à la veille de se joindre au peuple. Ils sont mon espoir et votre crainte. S'ils

vous obéissaient tous, si vous ne craigniez un énorme soulèvement populaire et militaire, vous auriez déjà bombardé l'Aventin.

Un silence.

Enfin, vous venez me prier, n'est-ce pas, d'aller là-haut, sur la montagne, parmi des tombes, enjoindre à des opprimés de descendre au milieu de ceux qui les ont asservis. Oh! je vois bien tout le danger et le péril de ma mission.

LE CONSUL

Vous vous trompez. La Régence vous prie d'annoncer que l'heure est là où les périls sont si grands qu'ils dominent toutes les rancunes. Quiconque a foi dans Oppidomagne doit s'improviser héros. Notre peuple a des réserves de renaissance inconnues.

HÉRÉNIEN

Comment seront-ils traités, ceux qui descendront de là-bas ?

LE CONSUL

Les soldats rentreront dans l'armée avec leurs grades ; les autres réintégreront leurs familles et leurs maisons. Si la misère, depuis leur départ, s'y est

installée, on l'en chassera. Au reste, promettez ce que vous voudrez, vous êtes loyal. Nous avons confiance.

HÉRÉNIEN

Me signerez-vous cela ?

LE CONSUL

C'est fait.

Il tend un écrit.

Lisez.

Hérénien contrôle et paraît satisfait.

HÉRÉNIEN

Un dernier mot. Quand j'entraînai à ma suite les fermiers des villages, les vieillards et les errants des villes, pourquoi les a-t-on repoussés, hors des murs, vers l'ennemi ?

LE CONSUL

Ce fut une faute. On aurait dû vous écouter.

HÉRÉNIEN

Et qui permit d'enterrer mon père auprès des miens ?

LE CONSUL

Moi-même.

HÉRÉNIEN

Allez donc et annoncez à la Régence que j'irai vers l'Aventin.

HÉRÉNIEN s'en va vers la fenêtre et crie au peuple toujours stationnant dans la rue : « L'homme qui sort de chez moi, laissez-le passer sans murmure, il vient de faire son devoir. Ce soir, au cimetière, là-haut ! »

SCÈNE DEUXIÈME

A l'Aventin (cimetière sur une hauteur). Le peuple est réuni. HAINEAU occupe la tribune : un tombeau plus élevé que les autres. Des faisceaux d'armes sont dressés parmi les jardinets funéraires. Des croix, des stèles, des cippes, des colonnes émergent d'entre les fleurs. Debout sur le mur d'enceinte, des ouvriers armés veillent. La nuit tombe. Des feux s'allument.

HAINEAU

Je conclus donc, comme je concluais hier : il faut, dans une révolution, frapper les idées dans ceux qui les personnifient. Il faut avancer peu à peu, sans

emballement, vouloir des choses immédiates. Froidement, chacun de nous choisira son homme, sa victime. Aucun ne prendra de repos avant que les trois Régents et les deux Consuls d'Oppidomagne soient morts. C'est l'œuvre de terreur qui provoquera l'œuvre de salut.

LA FOULE

Pourquoi proclamer ce qu'il faut taire ?
— Chacun est maître de son couteau.
— Silence !

HAINEAU

L'ennemi incendie les églises, les banques, les parlements. Il nous reste le Capitole et la Régence. Détruisons-les. Descendons par groupes, la nuit, dans Oppidomagne.

QUELQU'UN

Impossible, l'Aventin est cerné.

HAINEAU

On finit toujours par corrompre quelqu'un.

LA FOULE

A quoi bon ces massacres ?

— Un chef meurt, un autre succède.

— C'est la masse qu'il faut conquérir.

HAINEAU

Ce sont les têtes qu'il faut couper pour abattre la bête. Jadis, dans Oppidomagne, quand on s'exaltait entre compagnons, qui donc songeait aux demi-mesures? On admirait ceux qui supprimaient et les biens et les gens. Banques et théâtres sautaient — et sans peur, impassibles, les admirables assassins des idées vieilles mouraient, fous pour les juges, héros pour le peuple. C'étaient les temps des sacrifices naïfs, des décisions tragiques, des exécutions rapides. Le mépris de la vie se dressait sur l'univers. Aujourd'hui, tout est flasque et veule : l'énergie semble un arc débandé. On tergiverse, on attend, on calcule, on raisonne — et vous avez peur de cette Oppidomagne vaincue, alors que victorieuse tous l'affrontaient.

LA FOULE

Nous l'aimons depuis qu'on l'assiège.

— Nos femmes et nos enfants y sont encore.

— Notre grève n'aboutira pas.

— Rentrons dans Oppidomagne.

HAINEAU

Dès qu'on veut, il faut vouloir à travers tout. L'heure est venue de l'extrême désespoir. Qu'importent les deuils et les sanglots des mères, si grâce à nos angoisses la vie nouvelle est conquise !

QUELQU'UN, en désignant HAINEAU.

Il n'a pas d'enfants !

HAINEAU

J'en aurais que je les sacrifierais à l'Avenir.

QUELQU'UN

Ce sont des phrases : Vous reculez, dès qu'on agit.

HAINEAU

J'ai fait mes preuves aux temps d'émeute.

QUELQU'UN

Vous vous cachiez quand on tuait le peuple.

HAINEAU

Si j'avais les mille bras d'une foule, j'agirais seul et vous dédaignerais...

Huées ; Bousculade. On déloge HAINEAU de la tribune.

UN GROUPE DANS LA FOULE

Encore un, qui ne nous bernera plus.

— Il est trop lâche et trop couard.

UN AUTRE GROUPE

Nous nous détestons, depuis que nous nous connaissons mieux.

— Nous ne savons plus vouloir, depuis que nous voulons tous à la fois.

— L'inaction nous perd.

— Rentrons dans Oppidomagne.

Le tumulte s'apaise. LE BREUX gagne la tribune.

LE BREUX

Haineau s'est emporté à tort. Il nous accusait de manquer d'audace. Notre seule présence sur cette montagne n'est-elle donc pas une preuve d'héroïsme ? D'un instant à l'autre, on peut nous attaquer et nous tuer.

HAINEAU

Prenez garde : vous allez leur faire peur.

LE BREUX

Il regarde HAINEAU, hausse les épaules et poursuit.

Il ne faut pas que nous égarions entre nous et sur nous la haine qui doit frapper la seule Oppidomagne. Voilà huit jours que nous vivons ensemble, et déjà les divisions, les jalousies, les rancunes, les hésitations des uns, la folie des autres, triomphent de notre entente, cimentée Dieu sait par quelles promesses ! Heureusement, voici de bonnes nouvelles. La Régence autorise Hérénien à se rendre auprès de nous, ici, sur l'Aventin.

Montrant un écrit.

Sa lettre me l'annonce.

LA FOULE, de toutes parts.

Hérénien verra clair. Il domine nos angoisses.

— Il sait ce qu'il faut faire.

— Il nous rendra notre âme.

UN OPPOSANT

C'est toujours lui qu'on invoque ?

UN AUTRE

Nous nous livrons comme des femmes.

LE BREUX

Vous tentez le peuple en parlant ainsi.

UN OPPOSANT

Nous lui ouvrons les yeux ; nous le mettons en garde contre lui-même.

LE BREUX

La foule adore Hérénien. Elle ne discute pas son enthousiasme.

UN OPPOSANT

Hérénien n'est pas un dieu. Pourquoi le soir des grèves délaissa-t-il Oppidomagne ?

LE BREUX

Son père se mourait.

UN OPPOSANT

Son départ cachait sa fuite. Hérénien vous paie pour le défendre.

LE BREUX

Si j'étais à ses gages, depuis longtemps vous seriez aux miens. Vous êtes une âme d'en bas qui ne comprenez point celles d'en haut. (Acclamations.)

QUELQU'UN

Qu'on attende Hérénien !

UN JEUNE HOMME

Je veux le suivre, quitte à le tuer s'il nous trompait.

LE BREUX

Je réponds de lui, comme tu réponds de toi-même à toi-même. Hérénien nous est nécessaire. Nous sommes sûrs de lui. Regardez là-bas. (Un mouvement se produit vers l'entrée du cimetière.) Il arrive. Lui seul est assez fort pour nous unir et nous sauver.

La foule s'amasse sur la muraille d'enceinte. Vivement HÉRÉNIEN escalade un tombeau et prend la parole. Il a devant lui HAINEAU qu'il surveille.

HÉRÉNIEN

Enfin, me voici parmi vous ! Vous et moi ne vivons qu'à demi quand nous vivons séparés. Au village où mon père se mourait, j'appris votre exode vers cette montagne. J'ai songé aux temps romains, à la fierté, à la décision, au courage, à la beauté des peu-

ples suprêmes. Quoi qu'il arrive, cet acte éclatant et brutal vous aura grandis. Vous avez prouvé votre obstination solidaire et votre audace nette. Ceux qui vous refusaient, à vous, soldats, la paye entière, à vous, citoyens, la justice complète, parce que vous étiez des revendicateurs, sont aujourd'hui matés. Le moyen dont vous avez usé était donc excellent. Mais restera-t-il tel ?

Un conflit armé avec Oppidomagne serait un désastre. Jusqu'à cette heure, il fut écarté. Jusqu'à cette heure encore, vous vous êtes serrés en faisceau de résistance admirable. J'affirme, devant vous tous, que vous avez été fiers de vivre ensemble, grâce à la claire et bonne volonté mutuelle. Vous avez compris que l'avenir dépendait de votre attitude. C'est bien.

Silence. Tous courbent la tête.

Mais cette union se maintiendra-t-elle, au milieu de la misère et de la famine qui vont sévir ici ?

Silence général. HAINEAU hausse les épaules. HÉRÉNIEN comprend qu'on s'est disputé. Changeant brusquement de ton :

Vous étiez, je l'avoue, dans une passe terrible. Du haut de cette montagne de la mort, certes, vous do-

miniez ceux qui vous détestent. Mais il vous manquait votre demeure et votre foyer ; il vous manquait vos femmes, vos fils et vos filles. La Régence les tenait en sa main, impatiente, déjà, de les étouffer. Ah ! vous avez subi l'interminable défilé des heures noires, la procession longue et lente des angoisses à travers l'âme ! Heureusement tout peut changer : la Régence vous offre la paix.

HAINEAU

Jamais nous ne traiterons avec les Régents.

HÉRÉNIEN

Si nous refusons de traiter, c'est le massacre. Comment ! nous sommes ici une poignée d'enthousiastes dont l'action décidera du sort d'un peuple ; nous sommes à la veille d'un énorme triomphe plébéien et nous consentirions à mourir comme un gibier pris au filet. (Acclamations.)

HAINEAU

Il faut repousser sans examen tout ce que propose la Régence.

HÉRÉNIEN

Il faut examiner tout ce qu'elle offre et en tirer

parti. Qu'importe le danger des moyens. Je suis homme à me servir de la foudre ! (Acclamations.)

HAINEAU

Nous serons vos dupes.

HÉRÉNIEN

Que comprenez-vous à mes desseins, à mes espoirs et à ma vie ?

Vous désorganisez ; j'organise. Qui vous écoute s'épuise en défiances, en complots, en terreurs. Depuis huit jours, vous sévissez : vous n'avez abouti qu'au néant des disputes. J'arrive et je devine votre œuvre mesquine. J'en ai honte. (Acclamations.)

HAINEAU

Je ne veux pas d'un tyran. (Huées.)

HÉRÉNIEN

Vous le seriez, si je vous laissais faire. (Acclamations.)

HAINEAU

Vous n'abattrez la Régence que pour prendre sa place.

HÉRÉNIEN

Sa place ! J'ai pu la prendre ; je l'ai dédaignée. (Acclamations.)

HAINEAU

Vous consentez aux compromis les plus louches, vous trafiquez...

HERÉNIEN

Silence !... Taisez-vous !... Que ce débat ne descende pas jusqu'à nos personnes.

S'adressant directement à la foule :

Je hais l'autorité à tel point que je ne vous dicte même pas les conditions de paix. Vous-mêmes les imposerez à la Régence. Parlez. (Acclamations.)

QUELQU'UN

Nous voulons qu'on nous traite en hommes. Nous avons exercé un droit en faisant grève.

HÉRÉNIEN

Parfait.

UN AUTRE

Nous voulons que nos biens nous soient rendus.

HÉRÉNIEN

Promis !

UN AUTRE

Nous voulons qu'on paye aux ouvriers l'arriéré des salaires.

HÉRÉNIEN

La Régence s'y engage.

UN AUTRE

Nous voulons rentrer en armes dans la ville.

HÉRÉNIEN

Vous le pouvez. Et j'ajoute : si des confiscations ont été opérées en votre absence, on les annulera. On oubliera toute condamnation. C'est vous qui serez les juges de ceux qui vous ont jugé. (Acclamations.)

Et maintenant que nous sommes d'accord, dites-moi, n'eut-il pas été monstrueux que des gens d'un même sol en fussent venus à s'égorger ?

Songez donc : là-bas, dans les rues enfiévrées des vieux quartiers, dans l'atmosphère de poudre et d'incendie, les esprits désemparés se réfugient, eux aussi, en un espoir de renouveau immense. Ce sont, de plus

en plus, nos programmes qu'on discute, nos discours qu'on commente, notre âme que l'on boit. L'armée elle-même est travaillée par nos rêves. Tous les mécontentements, toutes les rancunes, toutes les injustices, toutes les oppressions, tous les esclavages prennent une voix inconnue pour se faire écouter ! Nos maîtres se détestent entre eux. Il n'y a plus de force. On obéit à un fantôme.

De toutes parts, on acquiesce.

Chez l'ennemi, mêmes débandales et même faiblesse. Des mutins se lèvent parmi les soldats. On s'insurge contre la cruauté des chefs, contre les horreurs et les folies de la campagne. La haine souffle en tempête. A bout de détresses, de misères et d'affres sans nom, tous aspirent à la nécessaire union humaine. On a honte d'être des massacreurs. Dites ! si cette conflagration d'instincts pouvait s'éteindre ; s'ils sentaient, ceux qui nous assiègent, qu'ils ont parmi nous tant d'âmes fraternelles ; si par une soudaine entente, nous réalisions aujourd'hui un peu de grand rêve humain, Oppidomagne se ferait pardonner sa honte, sa folie, son blasphème ; elle deviendrait le lieu de la terre où s'est passé un des rares événements sacrés. C'est avec

cette pensée qu'il faut me suivre tous, là-bas, vers vos enfants. (Acclamations).

LA FOULE

Lui seul fait avancer les choses.

— Sans lui, notre cause était perdue.

QUELQU'UN, s'adressant directement à HÉRÉNIEN.

Nous vous obéirons tous, vous êtes vraiment le maître.

Acclamations. Quelques-uns hissent HÉRÉNIEN sur leurs épaules et le transportent vers la ville. LE BREUX l'escorte. Tout le monde descend. On entend des cris de triomphe.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Quinze jours après.

Appartement d'Hérénien — le même qu'au deuxième acte. La table de travail, chargée de papiers, est près de la fenêtre, où des carreaux sont cassés. Dans les rues, la foule va, vient, s'éloigne, s'approche, des groupes crient : « A bas le vendu ! — A mort, le traître ! A mort !... à bas ! »

CLAIRE

Voici le quinzième jour que cela dure ! La maison semble un bateau en détresse. Des rafales de clameurs et de colères l'assaillent. Oh ! cette maudite aventure, là haut, sur l'Aventin ! Tomber d'un coup du pavois de l'enthousiasme dans la disgrâce et dans la haine.

Haineau entre brusquement.

CLAIRE

Toi, ici !

HAINEAU

Moi-même.

CLAIRE

Que veux-tu ?

HAINEAU

Tu ignores donc mon discours au *Marché vieux ?...* Je m'attendais à un meilleur accueil.

CLAIRE, désignant la chambre d'HÉRÉNIEN.

Comment, toi ! son adversaire et son ennemi !

Montrant la rue.

Toi qui attises ces cris et ces tempêtes !

HAINEAU

A cette heure, après ce qu'il doit savoir, Hérénien m'agréerait mieux que toi, mon amie et ma sœur.

CLAIRE

Je ne comprends pas.

HAINEAU

Tu comprendras bientôt. En attendant, dis-moi

quelle fut son humeur pendant ces jours de vaine et misérable colère.

CLAIRE

Oh ! ne crois pas qu'il soit vaincu ! Il est resté superbement debout ; il mène à bien le plus hardi des projets : il réconciliera Oppidomagne avec l'ennemi.

HAINEAU, désignant la rue.

Mais ces émeutes qui hurlaient à sa porte ?

CLAIRE

Les premiers temps, c'était dur. J'avais beau épouser ses furies, l'entourer de ma ferveur, le servir mieux que jamais : il ressassait ses rancunes, il s'excitait lui-même, il bondissait à la fenêtre, montrait le poing à la ville, criait de rage, et des larmes sautaient de ses yeux. C'était, dans toute sa violence, le formidable enfant que tu connais.

HAINEAU

Ah ! s'il m'avait écouté, jamais nous n'aurions cessé de nous entendre. La Régence ne l'aurait point trompé. Le peuple l'aimerait encore. Mais il est indisciplinable, il n'a jamais su ce que c'était que vouloir

patiemment. Il agit par bonds et par rafales, comme les vents de son pays.

CLAIRE

Et qu'aurait-il dû faire ?

HAINEAU

Prolonger la révolte sur l'Aventin, l'étendre au lieu de la réduire, accepter la lutte civile, exacerber la misère ; s'emparer des banques, par la force ; des services publics, par la force : du destin, par la force.

CLAIRE

C'était impossible.

HAINEAU

Tout était possible, dans l'état de fièvre où nous étions. Mais il fallait un plan, une résolution froidement prise et suivie. Il fallait organiser d'abord la résistance, — nous étions en grève, là-haut — ensuite l'attaque ; enfin le massacre. Il fallait pourvoir aux choses immédiates, précises, urgentes. L'autorité eût été assassinée : Régent et Consuls. On commençait à m'écouter. Hérénien est arrivé sur l'Aventin, en une heure mauvaise : les circonstances l'ont aidé. Il parle

en tribun sentimental avec de grands gestes et de grands mots : il hallucine, il ne convainc pas. Ah ! quand j'y songe, ma haine me revient, tout entière.

CLAIRE

Comme tu t'illusionnes !

Clameurs dans la rue.— HAINEAU et CLAIRE n'y prennent garde.

HAINEAU

On dirait qu'il ignore ce qu'il veut. Il regarde toujours au delà de notre heure. Je ne le comprends jamais.

CLAIRE

Je le comprends toujours.

HAINEAU

C'est une erreur de mettre toute sa volonté au service de certains rêves. Qui souffle trop dans la canne fait éclater le verre...

CLAIRE

Ne discutons pas. Tu es un violent qui se sent faible et maladroit... Si tu viens ici, chez lui, c'est pour demander quelque chose. Qu'est-ce ?...

HAINEAU, avec orgueil.

Je viens ici pour te dire que hier, moi qui te parle, j'ai maîtrisé la foule, j'ai défendu Hérénien, j'ai obtenu qu'on l'acclamât. Ma ténacité a vaincu sa mauvaise fortune.

CLAIRE

Tu as fait cela toi... Mais alors, comment accorder ta conduite avec tes idées ?

HAINEAU

Ah ! voilà... C'est que j'échoue quand j'agis pour moi-même, c'est qu'on me trahit, c'est qu'on m'en veut, c'est que Le Breux me supplante... c'est, qu'en fin de compte, Hérénien reste, malgré tout, le seul qui sauvera les choses, au point où elles en sont. Il les a brouillées, qu'il les débrouille.

CLAIRE

Et-tu l'as soutenu, toi ?

HAINEAU

Certes, puisqu'on ne peut recommencer la révolte, puisque tout s'émiette entre mes doigts, puisque j'ai

la déveine et la guigne. Si je te disais combien le peuple est encore enfant et combien il regrette déjà de n'avoir plus son maître !... Oh ! c'est bien fini, c'est bien fini ! — et l'on devrait avoir la force de disparaître.

CLAIRE

C'est donc par désespoir que tu soutiens mon homme.

HAINEAU

Qu'importe.

Prenant son bâton et son chapeau et s'apprêtant à partir.

Adieu, tu sais maintenant ce que tu dois connaître... Quand Hérénien descendra, prépare-le à me revoir.

Il sort. — Nouvelle tempête de huées et de cris. HÉRÉNIEN *entre.*

CLAIRE, *indiquant la foule.*

Faut-il que les gens soient mauvais pour que les meilleurs deviennent si aisément féroces.

HÉRÉNIEN

Prends patience, va. Je suis tenace comme ce paysan qui fut mon père. Hier, ces cris me poursuivaient

à travers la maison close, ils battaient les murs de haut en bas, de la cave au grenier, partout, comme des tocsins. Je sentais la colère monter, j'aurai voulu les étouffer, les anéantir, les broyer. La haine m'enfiévrait. Je répondais par des insultes à ces rages anonymes.

Aujourd'hui, je me sens très ferme. (Dépliant une lettre.) Écoute, voici ce qu'on m'écrit :

« Je vous donne à cette heure des assurances nettes. Tous les officiers sont désormais acquis à notre cause et nous suivront. Les uns par rancune, les autres par envie, tous par dégoût. C'est hier, en une réunion secrète, que nous nous sommes entendus. Je les tiens en ma main. Ils m'obéiront comme cette plume qui vous écrit, comme cet homme que je vous dépêche. Par eux toute l'armée est nôtre. Les généraux? C'est trop loin, c'est trop haut ; le soldat les ignore : on se passera d'eux. » (Repliant l'écrit.) Et cette lettre, c'est Hordain, le capitaine ennemi qui me l'envoie.

Nouvelle rafale de cris « A mort ! A bas ! »

CLAIRE

Mon ami !

HÉRÉNIEN

Laisse crier, va !... Du reste, j'avais prévu que la Régence, même quand elle promet tout, quand elle abandonne tout, retient la moitié dans ses manches comme les forains et les jongleurs. C'était vraiment fou d'aller vers l'Aventin ! Mais il me fallait le peuple, il me fallait mon peuple et sa ferveur, pour nous entendre avec les assiégeants.

CLAIRE

Comme te voilà raisonnable !

HÉRÉNIEN

M'a-t-elle superbement berné la Régence ! Ses gens chamarrés et nuls, mesurant mon ambition à la leur, sont arrivés ici m'offrir un bloc de sa puissance en ruine, — comme si des hommes pareils à moi ne conquéraient point leur place, eux-mêmes, devant tous. Ils s'en sont allés par cette porte — valets qu'on chasse — et, depuis, ma perte les passionne. Ils n'ont plus que quelques jours à vivre et leur rage à m'abattre les distrait seule de leur agonie. Ah ! si le peuple savait ! J'ai contre moi toutes les apparences. Je me

suis fié à quelque pauvre écrit, à quelque signature, qu'on biffe de la même plume qu'on la trace. Plus la Régence a menti à ses promesses, plus je parus mentir aux miennes. Certes, on peut me croire complice et coupable.

CLAIRE

C'est le peuple qui l'est. Tu n'as pu le tromper qu'en te trompant toi-même. L'innocence de tout ce que tu as fait, crève les yeux... Ah ! j'ai mon idée. Les masses sont aussi méfiantes, aussi haineuses, aussi ingrates, aussi bêtes que ceux qui les gouvernent. Elles n'admettent jamais qu'on soit grand et pur, tout simplement.

HÉRÉNIEN

Je te défends de penser ainsi.

CLAIRE

Hier, tu le disais toi-même.

HÉRÉNIEN

Oh ! moi, c'est différent !... (Un repos.)
Le peuple m'aime et je l'aime, malgré tout, à travers tout. Ce qui se passe n'est qu'une brouille entre nous deux. (Clameurs d'insultes, dans la rue.)

CLAIRE

Ils sont là mille à nous mordre d'injures. Et ce sont ces bouches, les mêmes qui t'exaltaient ! Ah ! les lâches ! les vils ! les fous ! (Nouvelles tempêtes de cris.)

HÉRÉNIEN

Vraiment, c'est à croire qu'ils ne m'ont jamais connu.

Allant, les deux points levés, vers la fenêtre :

Oh ! ces brutes ! ces brutes ! ces brutes !...

Puis, revenant vers son bureau :

Pourtant hier, à l'assemblée du *Marché Vieux*, tous m'acclamaient. Haineau m'a défendu avec une telle ferveur que je lui pardonne tout. Le Breux est accouru cette nuit-ci me rassurer comme jamais. On perce à jour la duplicité des Régents. Oppidomagne entière reflue vers son vrai maître. Mon heure est revenue. Dis ? (Avec impatience.) Dis-le donc !

CLAIRE

Il y a bel espoir.

HÉRÉNIEN

Non, non, il y a certitude !

Malgré ces cris têtus, malgré leur multitude,
Je distingue déjà comme un bouquet de mains
Qui se tendront vers ma force, demain.
Mon grand passé revient à la mémoire
En un reflux de souvenirs
Et d'écumes de gloire...

Comme se parlant à lui-même :

Je tiens, en ces deux poings, captif, tout l'avenir :
Ceux qui me bravent,
Autant que ceux dont j'ai la foi,
Au fond de leur conscience, le savent.
Le beau rêve, qui s'est fait chair en moi,
Plus que jamais me redemande à vivre ;
Voici les temps et les heures dont je suis ivre.
Que m'importent, et ces clameurs et ces grands cris,
Et ces rafales terroristes :
Le futur seul, dans mon esprit,
Plus fort et plus réel que le présent, existe...

CLAIRE, désignant la rue.

S'ils te voyaient, comme ils seraient gagnés par la confiance !
Ami, tu fais de moi

La plus fière des femmes,
Et je m'abîme et je me brûle, en ta grande âme ;
Et ce baiser que je te donne,
Prends-le, et porte-le sur toi
Comme une arme ardente et claire :
Il est peu d'hommes sur la terre
Qui en reçurent
Jamais de plus profond et de plus vrai ! (Elle l'embrasse.)

HÉRÉNIEN

Si j'étais abandonné de moi-même, je me retrouverais en toi, tant ma force a passé dans ton cœur ! — Mais je suis si ferme dans ma destinée que rien de ce qui se passe à cette heure ne me semble réel. — Je crois à la surprise, au hasard, à l'inconnu. (Désignant la rue.) Qu'ils hurlent et hurlent encore ! Ils préparent leur repentir.

Le tumulte reprend plus vaste. On entend des coups sourds donnés à la porte d'en bas. Des carreaux sont cassés.

HÉRÉNIEN

S'ils continuent à cogner, j'irai ouvrir.

CLAIRE

Ce serait fou.

HÉRÉNIEN

A de certains moments ma seule présence fut la victoire ! Jamais je ne les repoussai, quand ils frappaient à mon seuil.

HÉRÉNIEN bousculant CLAIRE qui veut l'arrêter court à la fenêtre, l'ouvre, et s'y campe, bras croisés. Le tumulte devient plus timide ; il y a détente puis silence. Tout à coup, au loin, d'autres cris se font entendre : A BAS LA RÉGENCE ! A BAS LES PROVOCATEURS ! VIVE HÉRÉNIEN !

HÉRÉNIEN

Enfin !... Voilà le vrai peuple. Celui qui m'acclamait au *Marché Vieux !* Mon cœur ne me trompait donc pas. Il entendait quand mes oreilles étaient sourdes encore.

Un remous se produit... une bousculade... des clameurs contradictoires... puis, lentement, l'apaisement.

CLAIRE, à la fenêtre.

Le Breux va parler. Écoute.

HÉRÉNIEN, impatient.

Je veux parler moi-même.

LE BREUX, dans la rue.

Hérénien fut sincère et droit. (Murmures.) Vous êtes cinq cents à le huer, et, parmi vous, il n'est personne qu'il n'ait aidé. (Murmures.) Moi, d'abord, il m'arracha aux griffes des juges consulaires. L'an dernier, il batailla pour délivrer Haineau. Et vous tous ? il vous sauva au temps des grèves tragiques et affamantes, il vous...

HÉRÉNIEN, impatient.

Je n'ai pas besoin qu'on me défende. (S'adressant à Le Breux qui parle dans la rue.) Ce peuple, je veux le prendre ; je ne veux pas qu'on me le donne.

LA FOULE

Laissez-le parler.

— A bas ! A mort ! — C'est un traître !

— Laissez-le parler !

— A mort ! A bas !... — C'est un vendu !

— Faites silence !

Le calme se fait.

HAINEAU, dans la rue.

Moi, Charles Haineau, j'ai suspecté Jacques Hérénien. Il m'apparut un personnage louche : je l'ai combattu comme vous tous... Aujourd'hui, je le regrette.

LA FOULE, contradictoire.

Vive Hérénien ! — A mort ! A bas !

HAINEAU

La Régence envoya parmi nous des excitateurs. J'en surpris hier à l'assemblée du *Marché Vieux*. Ils conseillaient à d'autres misérables d'aller tuer Jacques Hérénien, de piller sa maison, de simuler une vengeance populaire.

LA FOULE

A mort la Régence !

— Vive les gens d'Oppidomagne !

— Vive Hérénien !

HAINEAU

Hérénien nous est nécessaire.

LA FOULE

Pourquoi recevait-il des messages suspects ?

— Pourquoi délaissait-il nos assemblées ?

— C'est un despote.

— C'est un martyr.

— Qu'il se défende !

— Silence !

— Qu'il nous pardonne !

HÉRÉNIEN

Vous pardonner, oui ; car on ne doute pas d'un homme tel que moi ; car la Régence d'Oppidomagne trompe aussi aisément que je respire. Morceau par morceau, la façade de son autorité s'est effritée ; loque à loque le manteau de son pouvoir lui tomba des épaules. Elle m'appela pour en recoudre les pièces. Elle me dépêcha vers l'Aventin, avec l'arrière-pensée, ou de m'accaparer ou de me perdre. La mission était difficile, périlleuse, tentante. Je m'en suis acquitté comme d'un devoir. Et aujourd'hui, je ne suis ni perdu par vous, ni conquis par elle, je suis et je reste libre ; je mets, comme toujours, ma force au service de mon idée suprême. (Quelques applaudissements.)

J'entendais crier tout à l'heure : *Vendu ! Vendu !*

Se détournant et saisissant un dossier sur son bureau.

« Vendu » ! Que n'a-t-on fait pour que je le fusse ! (Brandissant une liasse de papiers.) Dans cette poignée de lettres, on me promet tout ce que l'infamie peut abandonner à un apostat, la corruption à un traître. Pour que vous touchiez du doigt le cynisme, l'astuce, la perfidie, la bassesse, l'aveuglement de la Régence, ces lettres, je vous les livre. Toutes furent accompagnées de démarches pressantes, toutes étaient le prologue de sollicitations plus ardentes, toutes ne renfermaient que l'ombre des infamies qu'éclairaient les démarches personnelles. Ce qu'on n'osait écrire, on le disait ; ce qu'on n'osait consigner, on le confiait ; ce qu'on n'osait formuler, on le sous-entendait. On revenait à la charge après chaque échec subi ; on répondait aux refus par des offres plus larges. A la fin, on abdiquait tout orgueil. Je n'aurais eu qu'à faire un geste, qu'à ouvrir cette main, pour saisir toute la puissance et personnifier, à moi seul, tout le passé. Ah ! vraiment je m'admire moi-même en songeant avec quelle violence ce poing là est resté fermé.

Et maintenant ces lettres, lisez-les vous-mêmes. (Il les jette vers la foule.) Commentez-les, partagez-les, répandez-les aux quatre vents d'Oppidomagne. L'im-

mense ruine de la Régence s'y étale. Vous comprendrez tout. Quant à moi je mets toute ma sécurité dans l'imprudence folle de me désarmer; je me perds à tout jamais, volontairement, joyeusement, aux yeux des Consuls; je leur fais la plus inoubliable des injures et je me réfugie en votre justice. Désormais, c'est vous qui répondrez de ma tête.

Cris d'enthousiasme.

On peut me frapper, de toutes parts. Ne suis-je pas la cible miroitante que toutes les flèches attaqueront? Jurez-moi donc — quelle que soit la calomnie qu'on répandra, quelle que soit la fable folle ou vraisemblable qu'on inventera — jurez-moi de me suivre, les yeux aveugles, mais le cœur clair. (On jure, on applaudit.) Ce doit nous être une joie et une fierté de nous appartenir, de haïr, d'aimer et de penser de même. (Acclamations.)

Je serai votre âme et vous, mes bras. Et nous réaliserons ensemble de si magnifiques conquêtes d'humanité, que les voyant, grâce à nous, devant eux, vivantes et éclatantes, les hommes dateront le temps du jour de notre victoire!

Acclamations; le calme revient; HÉRÉNIEN ajoute :

Et maintenant, je demande à Vincent Le Breux et à Charles Haineau de me rejoindre ici. Je veux qu'entre nous ne subsiste plus aucune ambage.

Acclamations nouvelles. HÉRÉNIEN se retourne et revient vers CLAIRE, qui l'embrasse :

Tu vois bien qu'il ne faut jamais désespérer du peuple ! (Après un silence.) Dis à notre émissaire auprès de Hordain, qu'il vienne, immédiatement.

HAINEAU et LE BREUX entrent. CLAIRE sort.

LE BREUX

C'est le triomphe !

HAINEAU

Oh ! vous êtes vraiment un maître. Quand je vous combats, je suis sans force ; j'en vaux mille, quand nous sommes d'accord.

HÉRÉNIEN

Enfin ! cette fois du moins, notre vieille Régence me paraît définitivement enfoncée dans sa boue. (S'asseyant) Malgré toutes ses promesses et ses serments, elle ne secourut aucun ménage de révolté. Elle assi-

gna aux nôtres les besognes les plus dangereuses : manipulation des poudres et des explosifs. Des bombes ennemies tombaient sur leur travail. On dressa des listes de suspects : chacun des chefs militaires possède la sienne.

LE BREUX

Vous devez regretter votre démarche à l'Aventin.

HÉRÉNIEN

Allons donc ! (S'adressant brusquement à HAINEAU.) Sais-tu, Charles Haineau, ce que je combinais pendant que tu poussais contre moi ces rafales de révoltes ?

HAINEAU

Maître, croyez-bien qu'en tout ceci, mon rôle...

HÉRÉNIEN

Ne t'excuse pas, n'interromps pas, n'ai-je pas tout oublié ? Oui, par-dessus les têtes et les mille bras de l'émeute, aujourd'hui vaincue, je réalisais le rêve le plus hardi de ma vie, le seul pour lequel j'existe. (Se levant, tout à coup) Avant trois jours l'ennemi rentrera pacifiquement dans Oppidomagne et nous l'accueillerons.

HAINEAU

C'est impossible.

HÉRÉNIEN

Les hommes de la Régence n'ont cessé de me tenter. Avec eux, j'ai patiemment discuté, les interrogeant, les illusionnant, exigeant des garanties et des confidences ; leur donnant et leur enlevant tour à tour l'espoir, soustrayant leurs secrets ; opposant, à leur tactique sénile, ma brusquerie et ma colère. Je me suis joué d'eux audacieusement, follement — et je sais à présent, mieux que personne, mieux qu'eux-mêmes surtout, combien leur ruine est inévitable et proche. Leur trésor ? Vidé. Leurs munitions ? Epuisées. Leurs greniers? Pillés. Plus de pain pour le siège ; plus d'argent pour la défense. On se demande en quelles folies, en quels gaspillages, en quelles orgies, fortunes et vivres publics ont disparu. Chacun accuse tout le monde. L'armée ? — Avant-hier cinq bataillons refusèrent de marcher. On décide d'exécuter les meneurs. On les conduit au supplice ; aucun soldat ne veut les abattre ; ils vivent encore.

Acclamations dans la rue : « Vive Hérénien ! »

Au conseil, les consuls se chamaillent. L'un propose-t-il un plan : son voisin le combat, détaille le sien, et veut qu'on l'adopte. Il y a huit jours, les ministres décident une sortie générale, par la *porte de Rome ;* ils parviennent à la faire voter : aucun consul ne se met à la tête des troupes.

Chaque régent m'a dépêché son émissaire. Même entre eux, ces vieillards ne s'entendent pas. Ils ressemblent à de pauvres chouettes en cage, dont on ferait tourner les perchoirs. Ils s'affolent, crient, et leurs yeux se ferment devant l'incendie des jours. Ils se rejettent les maladresses, les fautes, les crimes. Ils ont peur d'être responsables. « Que faire ? » devient la devise de leur règne.

CLAIRE, entrant.

L'émissaire est arrivé.

HÉRÉNIEN

Qu'il entre. — (Se tournant vers Haineau et Le Breux) : Je vous ai montré la situation ici, chez nous, dans la ville ; vous allez juger de ce qui se passe là-bas, chez l'en-

nemi. Après, vous comprendrez que la guerre n'est plus possible.

Présentant l'émissaire à Le Breux et à Hainéau.

Voici l'un de ceux dont je suis sûr. Il en sait plus que nous tous sur l'esprit des deux armées. (A l'émissaire): Racontez-leur ce que vous avez surpris.

Hérénien se promène de long en large dans la chambre.

L'ÉMISSAIRE

Mardi dernier, la nuit, mon frère fut envoyé en reconnaissance, aux avants-postes. Il poussa très loin, pour reconnaître si le retranchement que nous bombardions cédait et permettait une sortie générale par la *porte de Rome*.

HÉRÉNIEN, interrompant.

C'est la sortie dont je vous parlais.

L'ÉMISSAIRE continue.

Dans le noir, brusquement, une voix l'interpelle, mais doucement, comme ayant crainte de l'effrayer et de provoquer sa fuite. Quelques paroles s'échangent rapides et amies. On lui demande si, vraiment,

dans Oppidomagne, il n'est point quelques hommes de volonté qui en ont assez de la guerre.

HÉRÉNIEN, vivement.

Cela se passait il y a deux jours ; et, depuis, pareils colloques se sont multipliés.

L'ÉMISSAIRE

Mon frère répond qu'Oppidomagne se défend, que la révolte contre cet égorgement de peuples doit partir, non des vaincus, mais des vainqueurs. Et d'autres soldats survenus attestent que les assiégeants sont las, que les désertions ne se comptent plus, que des rébellions éclatent, journalières, qu'il n'y a plus d'armée, qu'on sera forcé de lever le siège si l'épouvantable épidémie qui décime les troupes continue. On veut l'union de toutes les détresses contre tous les pouvoirs.

HÉRÉNIEN

Eh bien, qui donc, après une telle affirmation de solidarité humaine, oserait dire encore que la conscience demeure immobile.

Oh ! ces premières confidences tremblantes,
La nuit, parmi les dangers noirs
Et les affres de guerre et de désespoir ;
Ces premières confessions de l'âme humaine
Enfin lucide et triomphante,
Les étoiles sereines,
Là-haut, ont dû les entendre.

HAINEAU

Vraiment, je vous admire ! À la moindre lueur qui vous arrive par la fente d'une porte, vous concluez à la présence énorme du soleil. Depuis qu'Oppidomagne est bloquée, s'est-il passé un jour, un seul, sans que des pièges vous fussent tendus ? Qui vous garantit la sincérité de ces soldats ? Qui vous dit qu'Oppidomagne ouvrira ses murs, même à des ennemis désarmés? En aveugle, vous croyez tout. La force qui vous anime est aussi folle qu'elle est ardente !

HÉRÉNIEN

C'est la seule vraie : être au service des circonstances, se tenir à la merci de l'immense espoir qui traverse, à cette heure, le monde !

HAINEAU

Vous croyez donc que l'ennemi abdiquerait la victoire et ferait une paix sans profit ?

HÉRÉNIEN

Vous raisonnez sans rien savoir. Les vagabonds et les paysans, qu'au début du siège on rejeta vers la campagne et qui vivent, Dieu sait comme, entre les assiégeants et nous, jour par jour, m'ont renseigné. Hordain confirme leurs avis et j'ai contrôlé tout. Le bombardement a dû cesser. L'épidémie mange le camp : vingt mille hommes sont morts ; les fossés des retranchements débordent de cadavres. Un général fut tué hier, par un soldat, devenu fou tout à coup. Les inférieurs se liguent entre eux pour détruire les travaux du siège : on encloue les canons ; on jette, au fleuve, balles et poudre. C'est donc la misère, la détresse, les angoisses, les pleurs, les rages, les terreurs universelles qui font surgir enfin ces espoirs d'entente, ces cris profonds et fraternels. La force même des choses est d'accord avec la nôtre.

LE BREUX

Vous êtes admirable ! On vous croyait abattu et,

plus que jamais, vous vous dressez pour une œuvre géante.

HÉRÉNIEN

C'est que j'ai la foi, une foi capable de se communiquer au monde entier. Je me vois, je me sens, je me multiplie dans les autres; je me les assimile. L'armée d'Oppidomagne m'est acquise; celle de l'ennemi obéit à Hordain, mon disciple et mon fervent. Nous savons tous deux travaillé d'enthousiasme. Qu'importe l'ancienne sagesse, prudente, systématique, consignée en des livres. Elle fait partie de la petite humanité d'hier ; la mienne date d'aujourd'hui. (A l'émissaire) : Va dire à ceux qui s'en iront, ce soir, aux avant-postes, que je serai des leurs. Tu préviendras Hordain.

Acclamations dans la rue. Le soldat sort.

HÉRÉNIEN, à Haineau et à Le Breux.

M'accompagnerez-vous ? Voyons, dites vite.

LE BREUX

Certes.

HÉRÉNIEN, à Haineau

Et vous ?

HAINEAU

Aussi longtemps que les chefs vivront, ils pourront nuire. Aussi longtemps qu'ils auront des armes, ils tueront. Ils seront la réaction qui suivra votre victoire. Supprimons-les d'abord.

HÉRÉNIEN

Ils seront le passé, l'impuissance et le néant. Voyons, m'accompagnerez-vous ?

HAINEAU

Non.

HÉRÉNIEN

C'est bien, nous ferons les grandes choses sans vous.

Acclamations nouvelles dans la rue. HÉRÉNIEN se penche à la fenêtre et se laisse acclamer.

LE BREUX, à HAINEAU.

Il m'étonne toujours. Il voit l'obstacle, comme toi et moi. Sur quels prodiges compte-t-il pour le réduire? Et comme il vous entraîne dans le tourbillon de sa tempête !

HAINEAU

Cet homme a pour lui les forces inconnues de la vie. (Après un repos.) Je l'accompagnerai quand même.

SCÈNE DEUXIÈME

Maison dévastée. La nuit, aux avant-postes. D'un côté, les buttes et des retranchements ; de l'autre, l'enceinte ointaine d'Oppidomagne, vaguement éclairée. Le Breux st assis sur un tas de pierres. Devant lui ont pris place n officier ennemi et des soldats. Des groupes silencieux rrivent.

LE BREUX

Dans Oppidomagne, régents, juges, notables, tous ont à la merci du peuple. Ils ignorent l'imminence le leur défaite et croient gouverner encore. Mais ce que veut Hérénien se fera.

L'OFFICIER

Chez nous, on n'ose plus punir. Tous les liens qui ous unissaient à nos chefs et à nos rois sont rompus. Nous, les inférieurs et les humbles, nous sommes les naîtres. Dire qu'après vingt mois de campagne, après ix provinces prises, après dix places fortes empor- ées, nous échouons impuissants nous-mêmes devant otre capitale affolée.

LE BREUX

Hordain viendra-t-il?

L'OFFICIER

Je l'attends.

LE BREUX

J'ai hâte de le voir. Je ne le connais pas.

L'OFFICIER

Il a cinquante ans, c'est un simple capitaine. Pendant les mornes et violents hivers de nos pays de glaces, dans les ennuis neigeux et gris d'une petite ville de garnison, il me conquit à sa volonté et à sa foi. Il s'asseyait, la nuit, au coin de mon feu, sous ma lampe; on discutait. Les œuvres d'Hérénien l'avaient éclairé; elles furent ma lumière. Hordain les expliquait, les commentait avec une conviction si haute, que rien ne me semblait plus lucide dans la pensée et la justice humaines. Ah! ces veillées amicales et ardentes! Vous ne saurez jamais vous autres, gens d'Oppidomagne, combien un livre peut opérer de miracles sur les âmes graves, frustes et profondes des contrées d'ombre et de solitude, là-bas!

HORDAIN et HÉRÉNIEN arrivent presque en même temps, chacun d'un côté différent; ils sont accompagnés d'officiers et de soldats.

HORDAIN

Je viens à vous, fier de vous connaître. Il n'est guère d'idée qui ne nous soit commune.

HÉRÉNIEN

J'ai bien senti par vos lettres que je pouvais placer en vous tout mon espoir. Tous les deux nous jouons notre vie, tous les deux nous nous aimons dans une même idée profonde et magnifique ;
Et qu'importe qu'on nous nomme des traîtres :
Jamais nous ne nous sommes sentis
Plus fiers, plus nets, plus maîtres
De l'avenir. Dites, regardons-nous
Hardis et clairs, et face à face,
Car nous pacifions deux races,
Car nous faisons le bien, avec des mains rebelles,
Et nos consciences sont belles !

HORDAIN

Certes, j'ai l'âme plus sereine qu'à la veille d'une bataille ! Toutes les paroles qui justifient notre entente ont été dites depuis des siècles.

HÉRÉNIEN

S'il fallait des miracles, ils surgiraient aujourd'hui.

L'air qu'on respire, les horizons qu'on regarde, la fièvre qui nous bat les tempes, l'embrasement total dont chacun de nous n'est qu'une flamme présagent la justice nouvelle.

HORDAIN

Ma propagande fut incessante. D'abord absolument secrète. Plus tard, la surveillance se relâcha à tel point que ma prudence devenait un luxe. Depuis que le maréchal Harmenz, le seul qui fut un chef, est frappé de disgrâce, notre armée n'existe plus. Sans savoir rien de précis, nos soldats entrevoient ce qui se trame. Un ordre! Et tous s'en iront vers Oppidomagne, heureux, confiants et fraternels. Un grand nombre de généraux morts furent remplacés par des capitaines dont quelques-uns sont à nous. Seuls, les chefs séniles me paraissent irréductibles. Ils seraient un danger, si nous n'agissions sans retard, brusquement, demain.

HAINEAU

Comment demain? Mais le temps de se préparer...

HÉRÉNIEN

Il faut agir en coup de foudre.

HAINEAU

Mais encore, est-il urgent qu'Oppidomagne sache ce que nous voulons.

HÉRÉNIEN

Elle le devine. Demain, elle le saura.

HAINEAU

Mais on n'ébranle point des milliers d'hommes, on n'ouvre point les portes d'une ville, sans prendre des mesures et s'entourer de toutes les chances de réussite.

HÉRÉNIEN

Toutes les mesures sont prises; toutes les chances sont dans ma main. Vous seul hésitez et tremblez : vous n'avez pas la foi, vous avez peur d'avoir confiance.

HORDAIN

Voici donc ce que je propose : demain, dès la nuit tombée, à sept heures, ceux qui sont ici et tous nos amis donnent l'ordre à leurs hommes de marcher pacifiquement vers Oppidomagne. A cet instant, ce qui nous reste de chefs sera réuni pour fêter leur première victoire. Mon frère, avec trois bataillons qui

nous sont acquis, fera la garde autour de leur débauche. Le mouvement des troupes partira de l'Est, se dirigera en même temps vers les *portes de Rome* et de *Babylone :* il y aboutira une heure après.

HÉRÉNIEN

La porte de Rome est trop proche du Palais de la Régence. Les premières troupes devront entrer par celle de Babylone et se répandre dans les quartiers plébéiens. Ah! vous verrez quel peuple admirable est le nôtre, comme il vous recevra, vous acclamera, vous soufflera son âme orageuse et superbe. Vous rencontrerez sur votre chemin deux casernes, dont les soldats se joindront aux vôtres; et vous serez au cœur de la ville que la Régence sera sourde et sommeillante encore.

Alors seulement, vous vous présenterez à la *porte de Rome*. L'affolement de nos maîtres et de leurs partisans nous servira. Seuls les cinq cents gardes consulaires leur resteront fidèles. Toutes les autres troupes casernées au *Palais* vous accueilleront d'enthousiasme. Si un combat s'engage entre les gardes et nous, laissez aux nôtres le soin de régler l'affaire.

Restez en dehors de toute querelle. Il ne faut pas que vous tiriez un coup de fusil.

HORDAIN

Nous ferons scrupuleusement ce que vous conseillez.

HÉRÉNIEN

Vous seuls, comme vainqueurs, pouvez réaliser notre rêve. Toujours les révolutions commencent par l'abdication d'un privilège : vous renoncerez à la victoire.

UN OFFICIER

Notre roi seul voulait la guerre.

HAINEAU

Ah ! certes votre attaque fut injuste, votre entrée en campagne...

HORDAIN, interrompant.

Une dernière fois, précisons les rôles. Mon frère s'assurera de nos chefs. A huit heures, trois mille hommes pénètrent par la *porte de Babylone*. La *porte de Rome* s'ouvre ensuite pour livrer passage aux

autres bataillons. Pas de clairons, pas de drapeaux ; aucun coup de feu ; aucun chant. L'entrée se fera soudaine, pacifique et silencieuse. Est-ce bien cela ?

HÉRÉNIEN

Parfait ; le reste nous regarde. Oppidomagne est prête ; elle vous attend. En une heure vous tiendrez la ville entière.

Et maintenant, séparons-nous ; ne donnons pas aux objections le temps de se produire... Elles amolissent, elles énervent. Notre tactique sera la soudaineté et l'audace. A demain donc, là-bas !

On se serre les mains ; on se sépare. HORDAIN et HÉRÉNIEN s'embrassent.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Appartement d'Hérénien. Même décor qu'aux deuxième et troisième actes. L'enfant joue. Claire anxieuse ne quitte pas la fenêtre.

L'ENFANT

Quel habit mettrai-je à Polichinelle ?

CLAIRE

Le plus joli.

L'ENFANT

C'est fête, dis ?

CLAIRE

La plus belle qui soit.

L'ENFANT

C'est Noël ?

CLAIRE

C'est Pâques, la vraie Pâques ! La première que le monde célèbre.

L'ENFANT

Pourrais-je y aller, à la fête ?

CLAIRE

C'est une fête pour grandes personnes ; une fête que les enfants ne comprennent pas.

L'ENFANT

Dis-moi ce que c'est.

CLAIRE

Tu le sauras un jour. Tu pourras dire que c'est ton père, ton père à toi, qui l'a préparée.

L'ENFANT

Y aura-t-il beaucoup de drapeaux ?

CLAIRE

Beaucoup.

L'ENFANT

Alors, pourquoi dis-tu que je ne comprendrai pas? Quand il y a des drapeaux, je comprends toujours.

CLAIRE, de la fenêtre.

Enfin!

HÉRÉNIEN entre les habits en désordre, CLAIRE se précipite vers lui.

HÉRÉNIEN, l'embrassant fiévreusement.

Tu sais tout?

CLAIRE

Je devine, sans rien savoir. Dis...

HÉRÉNIEN

Les choses ne se passent jamais comme on se les imagine. J'étais convaincu qu'aucun de nos chefs n'aurait paru à la *porte de Babylone :* ils n'y viennent jamais. Hier au soir, les plus anciens s'y étaient rendus. A voir déboucher l'ennemi, ils crurent à quelque acte de folie. Ce n'était pas des assaillants : l'allure des troupes, le défaut de commandement, l'absence

d'organisation le prouvaient. Ce n'étaient pas des parlementaires : leur nombre était trop grand.

Quand les troupes furent à cent pas, on les vit, les unes jeter les armes, les autres, lever les crosses. Sans rien dire, quelques-uns des nôtres coururent ouvrir les portes. Nos chefs se démenaient, injuriaient, criaient tous ensemble : personne ne voulut écouter ni leurs insultes ni leurs ordres. Tous les pressentiments qu'ils avaient éprouvés, toutes les craintes de défection, de trahison, qu'ils n'osaient admettre, durent les lanciner, les torturer, les abattre. A coups d'éclairs, ils ont tout compris. On les cerna. Trois d'entre eux se sont fait tuer : c'étaient des braves. Ils voyaient l'ennemi entrer dans Oppidomagne ; ils croyaient à la défaite, à la honte de l'humiliation dernière. Quelques-uns pleuraient. Nos hommes se précipitent aux bras des assiégeants. On se serre les mains, on s'embrasse. Une joie soudaine aimante l'âme de tous. On jette sabres, sacs, cartouches. L'ennemi, dont les gourdes étaient pleines, offre à boire. Et le flot toujours envahissant se dégorge déjà vers la ville et la *place des Nations*, que nos chefs sont toujours là, pâles, muets, incrédules. « C'est la fin de la guerre, — cria Le

Breux à l'oreille d'un commandant. Il n'y a ni victoire, ni débâcle, il y a fête. » Alors cette brute se met à jurer, fou de colère, frappant de son sabre en aveugle, blessant son cheval. Deux de ses voisins profitant du désarroi s'enfuient. Ils se sont dirigés vers la Régence : ils organiseront peut-être un semblant de résistance et la garde consulaire les secondera. Déjà, j'ai vu rôder par ici leurs uniformes verts.

CLAIRE

Mais les généraux ennemis ?

HÉRÉNIEN

Oh ! ceux-là sont les prisonniers de leur armée. Hier, voyant les troupes réduites de moitié par la maladie et la désertion, ils voulurent — coup de désespoir — donner l'assaut suprême. Les soldats refusèrent d'avancer ; quelques-uns tirèrent sur leurs chefs. Ce fut la fin.

CLAIRE

J'ai entendu des bandes s'engouffrer dans Oppidomagne ; on eut dit un bruit d'Océan. Jamais je ne fus à la fois plus heureuse et plus tremblante.

HÉRÉNIEN

Vingt mille hommes sont, à cette heure, chez nous. On dresse des tables sur les places. Tous ceux qui pour le siège avaient caché des vivres dans leurs caves, les distribuent au peuple. Haineau disait : « Jamais Oppidomagne ne s'abaissera jusqu'à recevoir ses ennemis ; jamais Oppidomagne ne leur permettra de circuler dans ses rues et sur ses places ; jamais les préjugés d'Oppidomagne humiliée ne s'effaceront. » On raisonne ainsi en temps normal, mais aujourd'hui !

Une telle confusion règne dans les idées reçues que l'on pourrait fonder des religions nouvelles et proclamer des croyances inconnues. Vois, là-bas, sur les hauteurs, le Capitole flambe ! On brûle les palais de l'Artillerie et de la Marine. Avant ce soir, on aura partagé toutes les réserves d'armes et de munitions. Pendant le siège, justice se fit des banques et des bourses. L'heure de faire justice de l'injustice fondamentale : la guerre ! est venue à son tour. Avec elle seule, disparaîtront les autres : haines des campagnes contre les villes, des misères contre l'or, des détres-

ses contre la force. On a frappé au cœur l'organisation du mal. (On entend des hourras dans la rue.) Ecoute : c'est l'universelle fête humaine qui délire et qui chante.

CLAIRE et HÉRÉNIEN s'approchent de la fenêtre et longuement s'embrassent. Tout à coup HÉRÉNIEN se dégage avec brusquerie.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant ; je suis venu le chercher pour qu'il voie mon œuvre.

CLAIRE

L'enfant ? Mais il ne comprend pas.

HÉRÉNIEN

Habille-le quand même, je lui dirai, en présence de la mort d'un monde de telles paroles, qu'il ne les oubliera jamais. Habille-le, que je l'emmène.

CLAIRE

Et moi ?

HÉRÉNIEN

Ton frère Haineau viendra te prendre.

CLAIRE

Pourquoi ne point nous en aller ensemble ?

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant, te dis-je, et dépêche-toi.

CLAIRE sort. HÉRÉNIEN inspecte son bureau, met quelques liasses en poche, puis s'accoude à la fenêtre, d'où il harangua le peuple.

HÉRÉNIEN

Oh ! l'âpre vie éclatante et rebelle
Que j'ai vécue et soufferte, comme elle
M'est aujourd'hui repos, gloire, clarté !
Comme je me sens grand, sur ce monde dompté
Et ressurgi par mes seules forces humaines.
Dire qu'il a fallu qu'un métayer des plaines
Naquît, pour procréer un enfant — moi —
Qui largement, avec ses mains, avec ses doigts,
Avec ses dents, saisit à la gorge les lois,
Et terrassa le vieil orgueil des pouvoirs rouges.
Les campagnes, et ferme à ferme, et bouge à bouge,
Mouraient. Dans les villes où j'entrai,
L'universel effort
Avait dégénéré
En carnage moral ; — le vol, le rut et l'or
Hurlaient et s'étouffaient, en des mêlées

Monstrueuses de violences accumulées :
Tous les instincts s'entretuaient, dans les champs clos
De la banque, de la bourse ou des tripots.
L'autorité formidable et complice
Puisait, pour se nourrir et pour fleurir,
Toute sa sève, en ces fumiers de vices,
Et se tuméfiait d'excès et de bien-être.....
Je fus la foudre éclairant la fenêtre
D'où quelques-uns inspectaient l'horizon,
Et, moins par mes calculs et moins par ma raison,
Que par on ne sait quel amour suprême et fou
Du monde entier, que je confonds avec moi-même,
Je fis lever l'écrou
Qui maintenait au bagne
L'entente humaine.
J'ai terrassé sous moi la vieille Oppidomagne
— Chartes, abus, faveurs, dogmes et souvenirs —
Et la voici monter, celle de l'avenir,
Forgée à coups d'éclairs et mienne enfin,
Qui regarde le feu de ma pensée
Et ma folie et mon ardeur réalisées
Luire et grandir dans les yeux fixes du Destin !

On entend des coups de fusil.

CLAIRE, de sa chambre.

Hérénien, les soldats de la Régence débouchent dans la rue.

HÉRÉNIEN, n'entendant pas, continue.

J'ai façonné d'après mon plan, le monde ;
J'ai soulevé la foule et ses forces fécondes
Des bas-fonds de l'instinct, jusques au seuil
Immense et radieux de mon orgueil...

CLAIRE, apparaissant.

Hérénien ! Hérénien ! Des gens armés surveillent la maison. Ils te tueront si tu sors.

HÉRÉNIEN

Allons donc ! Habille l'enfant. (Nouvelle fusillade.)

CLAIRE

Les coups de feu se rapprochent du carrefour.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant.

CLAIRE

On te guette ; on t'attend ; on veut ta vie...

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant.

Elle va chercher l'enfant, qui tremble, le prend dans ses bras et le protège.

CLAIRE

Mon ami, je t'en supplie, ne te hasarde pas ; attends qu'ils soient passés.

HÉRÉNIEN

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je n'ai peur aujourd'hui, ni des autres, ni de moi-même. Je suis monté à ce point de force humaine...

CLAIRE

Alors, va-t'en seul, et laisse-moi le petit.

HÉRÉNIEN, avec violence.

Je veux l'enfant. Je le veux là-bas, près de moi.

CLAIRE

Il viendra tout à l'heure... Haineau te l'amènera.

HÉRÉNIEN

Il faut qu'on l'acclame avec son père. Donne-le... voyons donne-le.

CLAIRE

Je ne t'ai jamais résisté. Je t'obéis toujours comme une servante, mais aujourd'hui je t'en conjure...

HÉRÉNIEN

Donne-le, te dis-je.

Il arrache l'enfant aux étreintes de CLAIRE, la repousse et s'enfuit avec lui.

CLAIRE

Mon ami ! mon ami !...

Oh ! cette folie ! Toujours sa pauvre et colossale folie !

Un bruit immédiat de fusillade l'arrête. Après un instant d'angoisse folle, elle s'élance vers la fenêtre et s'y penche, en criant :

Mon fils ! Mon fils !

Puis, elle se précipite dans la rue. Bruit de chevaux qui s'éloignent. Tumulte. Clameurs. Un silence. Enfin, dominant toutes les autres,

UNE VOIX

On vient d'assassiner Jacques Hérénien !

SCÈNE DEUXIÈME

Matin. — La *Place du Peuple*, construite toute entière en terrasses. Au fond, s'aperçoit le panorama d'Oppidomagne, voilé de fumées d'incendies. À droite, la statue de la Régence, très en vue, sur un terre-plein. À gauche, le palais de la guerre se consume. Des bourgeois aux fenêtres pavoisent ; des gens saouls passent. Des rondes folles traversent la scène ; des bandes succèdent aux bandes. On entend de toutes parts des chants. Des gamins jettent des pierres vers la statue de la Régence.

UN MENDIANT

Eh ! la marmaille, prenez donc garde ; on va vous tirer les oreilles.

LES GAMINS

— Nous lapidons la Régence qui est morte.

— (Jetant une pierre) Voilà pour le sceptre.

— Voilà pour la couronne.

DES BANDES, entourent la statue et chantent des rondes.

Et comptons quatre et comptons trois :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui refusaient d'être soldats,
Pour ameuter et soulever leurs droits
En tempête, contre la loi.

Et comptons trois et comptons deux :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui s'exaltent, au son des glas,
Quand les villes en or, en fièvre, en feu,
Ensanglantent le ciel de Dieu.

Et comptons deux et comptons un :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui, d'un seul han, broyeront le tas
De vieux espoirs et de pouvoirs défunts
Devant l'ardeur de leur tribun...

UN PAYSAN

Qu'on me pende si je croyais revoir Oppidomagne !

GROUPE DE MENDIANTS

— Je me suis terré dans un trou, comme une bête.

— Je fus tour à tour au service des deux partis.

Ceux d'Oppidomagne m'appelaient la taupe : je les instruisais sur les projets de l'ennemi ; et l'ennemi me croyait subtil comme la fumée : je le renseignais sur les choses d'Oppidomagne.

— Nous fîmes tous de même. J'opérais au Nord.

— Moi, à l'Ouest.

— Et trahissant les uns et les autres, nous avons fini par les mettre d'accord. (Ironique) : Nous avons conclu la paix.

UN BOHÈME

N'arrive-t-il pas toujours un moment où ce qu'on appelle un crime se transforme en vertu ?

UN MENDIANT

Est-il vrai qu'Hérénien soit mort ?

LE BOHÈME

Lui ! allons donc ; il est aujourd'hui le maître, le roi. On ne meurt pas quand on est si grand.

UN MENDIANT

On l'aurait tué sur le seuil de sa porte.

LE BOHÈME

Qui ça ?

UN MENDIANT

Les consulaires.

LE BOHÈME

Impossible !

UN MENDIANT

Doivent-ils lui en vouloir ! Jamais homme n'accomplit si grande œuvre.

LE BOHÈME

C'est pas un homme, c'est nous tous qui l'avons accomplie.

LE BERGER

Enfin, nous allons pouvoir vivre !

LE BOHÈME

Nous ! Allons donc !... Il faudrait que le sol humain fût autrement remué, pour que la lumière arrivât jusqu'en nos caves. Paix ou guerre,
Nous demeurons la misère immobile,
Que ne dérange point le va-et-vient futile
De l'heur ou du malheur.
Qu'Oppidomagne, avec des lois nouvelles

Affranchisse, ce jour, ses peuples en tutelle,
Nous seuls, nous resterons, Dieu sait jusques à quand,
Les carnassiers et les vaguants
Qui dépècent, à coups de vol, la terre avare,
Comme autant de corbeaux que l'on effare,
Que l'on chasse de son verger ou de son seuil,
Alors déjà qu'on y accueille
Le peuple entier des autres oiseaux libres.

LE BERGER

Vous parlez comme si la Régence vivait encore. Les campagnes vont renaître. Les villes se purifier...

LE BOHÈME

Heureusement ! tout n'est qu'acheminement vers tout, et demain sera toujours mécontent d'aujourd'hui.

Une troupe de femmes ivres traversent la scène, avec des torches. Elles crient : « Aux églises ! aux églises ! Nous allons brûler le bon Dieu. » Au mendiant :

Regardez-bien, voilà nos auxiliaires ! Quand vous et vos amis vous vous serez décidés à être des hommes, vous viendrez me chercher comme d'autres sont allés trouver Hérénien. (Il s'en va.)

GROUPE D'OUVRIERS

Dressant une estrade pour y exposer le cadavre d'Hérénien. On apporte le drap noir :

— C'est un malheur comme jamais il n'en arriva.

— Il a reçu deux balles, là, dans le front.

— Son fils est-il tué ?

— Non.

— On ne sait quels gardes furent les assassins. Ils ont fui. Peut-être ignorera-t-on toujours l'abominable lâche qui tua notre tribun.

— On s'est battu aux abords de la Régence. Il fallut une heure pour déloger les consulaires. Hérénien était déjà mort.

UN MENDIANT

Haineau, dit-on, a fait le coup.

UN OUVRIER

Haineau ? Tu ne sais donc pas ce que tu dis ! Haineau ! qui à cette heure se désespère plus encore que nous.

UN MENDIANT

C'était son ennemi.

L'OUVRIER

Tais-toi, tu mens par toutes les dents de ta mâchoire.

LE MENDIANT

Je dis ce qu'on m'a dit.

L'OUVRIER

C'est par des gens comme toi que se créent les légendes infâmes.

Ennemis et soldats d'Oppidomagne défilent bras dessus bras dessous ; se massent sur la terrasse et sur les gradins.

LA FOULE

— La fête aura-t-elle lieu ?

— Pourquoi pas ? Ce sont les nouveaux chefs d'Oppidomagne qui l'ont ordonnée.

— Jamais autant que dans la mort, Hérénien n'apparût grand.

GROUPE DE PASSANTS

— On le porte en triomphe, par toute la ville.

— Je l'ai vu traverser le *carrefour des Marbres*. Une blessure rouge barrait son visage.

— Moi, je l'ai vu passer au *pont des Havres ;*
Les bras levés des mères
Tendaient vers lui leurs enfants clairs,
Si bien que tout ce que la vie
Offre de jeune et de joyeux,
Planait et se penchait sur son cadavre.
— Il passe environné de fleurs qu'on lui dédie,
L'écarlate linceul le drape d'incendie ;
Son corps :
Un tumulte d'amour, pareil aux houles,
L'érige et le maintient au-dessus de la foule.
Jamais un roi éclatant d'or,
De sang, de meurtre et de batailles,
N'eut à sa mort
D'aussi larges et grandioses funérailles.
— Aux Colonnades, un jeune homme s'est fait un chemin jusqu'à la civière. Il trempa son mouchoir dans le sang qui tachait les joues et longuement, ardemment, comme s'il communiait, l'approcha de ses lèvres.

UN OUVRIER, qui a écouté les passants.

Jacques Hérénien sera exposé, ici même, sur cette estrade, en pleine foule, en pleine gloire.

UN PAYSAN

Il est bon que le soleil le voie.

GROUPE DE PASSANTS

— Des pleurs, des fleurs, des chants, du sang, des danses, de l'incendie : toutes les ardeurs contraires brûlent dans l'air !

— C'est l'atmosphère qu'il faut lorsque se créent des mondes.

Une immense poussée se produit. LE BREUX, suivi de soldats et d'ouvriers, escalade le perron d'un hôtel et fait signe qu'il veut parler. Silence.

LE BREUX

Citoyens, dans quelques instants, sur cette place d'Oppidomagne, dédiée au Peuple, le corps de Jacques Hérénien va paraître. Recevez-le comme un vainqueur. Les balles ont pu fermer ses yeux, raidir ses bras, immobiliser son visage, mais le tuer, non pas. — Jacques Hérénien vit encore dans ses paroles, dans ses actes, dans sa pensée, dans ses livres ; il est la force qui, à cet instant même, nous exalte ; il veut, pense,

espère, agit en nous. Ce ne sont pas ses funérailles, c'est sa victoire dernière... Rangez-vous, le voilà.

Des enfants grimpent aux épaules. Anxiété énorme dans tous les groupes. On monte aux fenêtres. On escalade des colonnes.

GROUPES DIVERS SUR LES GRADINS

— Quelle foule ! Jamais cette place ne la contiendra.

— Comme il était aimé ! Des gens comme lui ne devraient pas mourir.

GROUPE DE FEMMES

— Sa femme suit la civière.

— C'est elle qui porte l'enfant.

— C'est une chrétienne !

— Une romaine !

— Silence : voici le corps.

La civière apparaît, elle fait le tour de la place ; des gens pleurent, d'autres acclament, d'autres tombent à genoux — quelques femmes font le signe de la croix. — Sur les gradins, des grappes humaines se forment pour mieux voir.

DES JEUNES GENS

Se portant au-devant du corps qui passe. Avec prière, avec exaltation :

— Hérénien, Hérénien, tu fus notre seul maître !
— Je ne sais pas un feu de ma pensée
Que ton ardeur comme un grand vent n'ait attisé !
— Hérénien, Hérénien, nous sommes ta survie ?
Nous te vouons et nous t'offrons
Tout ce qu'un jour, l'effort
De notre âme fera de beau, de clair, de fort
Et de pur dans la vie !
— Hérénien, Hérénien, ton souvenir
Sera le battement de cœur de l'avenir !
— Hérénien, Hérénien, exalte-nous
Que nous soyions toujours ces violents, ces fous
Qu'aux temps mauvais,
Jadis, ton geste emportait,
Malgré nos forces désunies,
Dans l'orage de ton génie !

Le cadavre est déposé sur l'estrade ; des femmes couvrent, avec des fleurs, le drap noir.

LE VOYANT debout sur un gradin et dominant la foule :

Ce n'est plus l'heure
Où j'écoute ceux qui pleurent ;
C'est l'heure enfin venue
De la foudre fatale aux anciens dieux,
Qui les abat, hagards et vieux,
Devant la vérité soudaine et reconnue.
L'esprit humain s'est de nouveau fait chair ;
Le vieux désir, vêtu de fleurs et de jeunesse,
S'est répandu : les yeux sont beaux, les cœurs renaissent,
Des aimants inconnus s'entrecroisent dans l'air.

Désignant le catafalque :

Et maintenant, qu'on voile avec des palmes claires,
Ce tragique appareil de crêpes mortuaires,
Et qu'on ait peur de profaner
Le culte et la victoire
D'une aussi pure et puissante mémoire,
Car ce mort-là doit rayonner.

Il fut d'accord avec les renouveaux
Du monde, avec le temps, avec les astres.
Il a conquis la vie à travers un désastre ;

Il a vaincu, broyé, tué l'un des fléaux !

HORDAIN se lève ; — agitation. — La foule le désigne et l'acclame. Des gens se renseignent l'un l'autre.

LA FOULE

— C'est lui qui refusa d'abattre Oppidomagne.

— Lui qui nous gagna les ennemis.

— Il est aussi grand qu'Hérénien.

HORDAIN, désignant le cadavre.

Je fus son élève et son ami inconnu. Ses livres ont remplacé ma bible. Ce sont des hommes pareils à lui qui font naître des hommes tels que moi, humbles, dévoués, longtemps obscurs, mais auxquels la fortune permet de réaliser, en une heure foudroyante, ce qui fut le rêve suprême de leur maître. Si les patries sont belles, douces au cœur, vivantes à la mémoire, les nations armées de frontières sont tragiques et funestes ; et le monde entier reste encore hérissé de nations. C'est en face d'elles que notre accord se dresse comme un exemple. (Acclamations.) Elles comprendront, un jour, ce qui fut accompli d'immortel, ici, dans cette Oppidomagne illustre, d'où les plus

hautes idées humaines se sont, à travers les âges, l'une après l'autre, envolées. Pour la première fois depuis l'origine de la force, depuis que les cerveaux se sont mis à compter le temps, deux races, l'une, abdiquant sa victoire, l'autre, son orgueil humilié, se sont fondues en une étreinte. Toute la terre a dû tressaillir, tout le sang, toute la sève a dû refluer vers le cœur des choses. L'accord et l'entente ont raison des haines. (Acclamations.) La lutte humaine, en sa forme sanglante, a été niée. Un phare brûle désormais à l'horizon des tempêtes futures. Sa fixité éblouira les yeux, obsédera les cerveaux, hallucinera les désirs. Il faudra bien, qu'à bout d'épreuves et de deuils, on aborde au port, dont il indique l'entrée et dont il dore les mâts et les barques tranquilles !

Enthousiasme de tous : on crie, on s'embrasse. Les anciens ennemis se lèvent et entourent HORDAIN. Ceux d'Oppidomagne étendent les bras vers lui. Il se dégage des étreintes et dépose des palmes aux pieds d'HÉRÉNIEN. Puis se tournant vers la veuve :

Au nom de la vie et de son triomphe, je vous demande, Claire Hérénien, de présenter à ces deux

peuples exaltés celui qui nous semble être Jacques Hérénien lui-même : son fils ! (Il tend les bras pour présenter l'enfant.)

CLAIRE, l'arrêtant.

Je veux en avoir la force moi-même. (Elle se lève.)
Au cœur même d'Oppidomagne,
A cette heure d'espoir immense,
Au seuil des jours nouveaux qui recommencent
Pour deux races, l'humanité ;
Séchant mes pleurs, dressant ma volonté,
Elle désigne la foule.
Je vous confie, à vous, cet enfant de sa chair,
Je le voue au devoir tragique, au devoir fier,
A l'éclatante et divine chimère,
Que chevauchait et que domptait son père.
Je l'offre à l'Avenir qui chante, en ce décor
De fête et de révolte auréolées,
En ce décor de joie et de douleurs mêlées,
Ici même, devant vous tous, aux pieds du corps
Encore sanglant d'Hérénien mort !

Claire tient quelque temps l'enfant levé au milieu des acclamations et des bras qui se tendent, puis elle le passe aux mains de

HORDAIN. Alors, à bout de forces, elle s'affaisse, sanglotante, sur le cadavre. Le silence, lentement, se fait.

LE BREUX

Cette heure est trop grande et trop belle, elle nous lie trop intimement les uns aux autres, pour que nous songions soit à un pacte, soit à un serment ! En pleine liberté, en face de tout ce qui demeure inviolable et sacré, en face de cet homme de génie, dont le corps assassiné et l'âme immortelle nous enfièvrent et nous inspirent, nous nous donnons les uns aux autres, à jamais. (Acclamations.)

HORDAIN

Quand hier, les mains et les cœurs ouverts, nous sommes entrés dans la ville, je m'étonnais que celui qui, plus que tous, réalisa notre œuvre, pût assister, vivant, à son triomphe. Une telle conquête exigeait une telle victime. Si vous songez en quelles circonstances étranges, Hérénien, sans escorte, sans amis, sans défense, s'offrit de lui-même, à la dernière balle qui, peut-être, fut tirée, vous croirez, comme moi, que

sa mort est liée au mystère des forces énormes et souveraines.

HAINEAU

Il a broyé sous lui le vieux pouvoir dont voici l'image encore debout.

Il désigne la statue — des huées — on crie : « Abattez-la, abattez-la ! » Des ouvriers saisissent des barres pour l'abattre et montent sur le piédestal.

Il a vaincu sa pourriture : ses consuls lâches, ses lois bâtardes, ses coutumes honteuses, ses armées à gages.

LA FOULE

Abattez-la ! Abattez-la !

HAINEAU

Il a nettoyé ses banques voleuses, son trésor, ses parlements et ses conseils : il a tué tous les antagonismes.

Cette image raille ce qu'il a fait.

Il désigne la statue.

LA FOULE

— Oh ! l'antique canaille !

— La sinistre poupée !
— L'horrible gouge !

DE TOUTES PARTS

Abattez-la ! Abattez-la !

LA FOULE

— Qu'on la traîne aux égouts.
— Qu'on la casse ! Qu'on la broie !
— Abattez-la ! Abattez-la !

QUELQU'UN DES CHAMPS

C'est elle qui nous mangea !

QUELQU'UN DES VILLES

C'est elle qui nous flétrit !

QUELQU'UN DES CHAMPS

Elle fut la mort !

QUELQU'UN DES VILLES

Elle fut le crime !

DE TOUTES PARTS

Abattez-la ! Abattez-la !

UN OUVRIER, du haut du piédestal à ceux qui l'entourent.

Sauvez-vous : elle va tomber !... elle va tomber !...

Au milieu des cris de haine, l'énorme statue branle et s'abat. Le silence se fait aussitôt. Alors HAINEAU saisit la tête, restée entière, la soulève et, titubant sous son poids colossal, la projette et la brise, sans rien dire, aux pieds d'HÉRÉNIEN.

LE VOYANT

Et maintenant, que les Aubes se lèvent !

FIN

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

HÉLÈNE DE SPARTE 5

LES AUBES. 105

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quatre septembre mil neuf cent vingt

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

3 9001 01845 3657

H.S.
14191 · 0
ACM-1

BARCODE
INSIDE